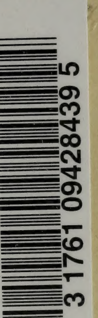
Fascicule N° 16

Prix : UN franc

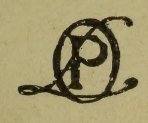
Majoration temporaire :
20 0/0

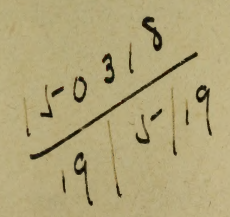


Journal d'un Bourgeois de PARIS pendant LA GUERRE DE 1914

par

GEORGES OHNET





SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
50, Chaussée d'Antin, PARIS

JOURNAL
d'un Bourgeois de Paris
PENDANT
LA GUERRE DE 1914-1917

Fascicule XVI

Nos camarades anglais, en même temps qu'ils remportaient un important succès sur la Somme, s'emparaient de Kut-Amara, en Mésopotamie et vengeaient l'échec subi, l'an dernier, par le général Townsent. Les voilà en route pour Bagdad, et l'effet produit à Berlin est considérable. Dans le cerveau fumeux des Allemands, ce mot Bagdad symbolisait le triomphe de la tentative d'hégémonie orientale. Il contenait dans ses deux syllables, toute l'influence magique des *Mille et une Nuits*. C'était le calife Haroun-al-Raschid, les magiciens de la Perse, les roses d'Ispahan, les vers de Saadi, le paradis terrestre, et l'Euphrate et le Tigre.

De Hambourg à Bagdad par Sofia, Constantinople et l'Asie Mineure. Quel rêve! Et voilà le

canon anglais qui dissipe ce brillant mirage, et les soldats du général Maude qui marchent vers le terminus du chemin de fer. Quelle déception! Aussi les Turcs sont-ils traités de la bonne manière par leurs alliés! Pauvres Turcs! Ils ne peuvent cependant pas être partout à la fois, au four de Roumanie et au moulin de Mésopotamie. Les quatre colonels teutons qui viennent de se faire ramasser à Kut-Amara, peuvent témoigner que les Turcs ont fait une belle défense et sont de bons soldats. Mais, ils ne peuvent pas mieux tenir que les Bavarois de Bapaume sous les obus du général Gough. On fait ce qu'on peut, et Allah décide du reste.

*
* *

L'incohérence des décisions de notre gouvernement me paraît inexplicable. D'une part, les pâtisseries, confiseries, chocolateries et toutes autres boutiques en ies dans lesquelles se vendent des sucreries, sont fermées. Les cartes de sucre sont instituées, et, par jour, chaque citoyen français, dispose exactement de trois morceaux de sucre pour sa consommation personnelle. Et tous les autres jours de la semaine,

qui ne sont pas le mardi et le mercredi, les pâtisseries, confiseries et autres choses en ies, citées plus haut, peuvent fabriquer et vendre tous les articles en sucre qui se mangent. Vous pouvez donc aller, chez le confiseur, acheter pour cent francs de sucreries, si vous le jugez bon et utile. Alors que signifie le rationnement? Fermez carrément toutes les boutiques en ies, et tous les jours de la semaine. Ou bien n'ahurissez pas le public, par l'imposition de cartes qui n'ont aucune signification, puisqu'on peut consommer des kilos de sucre, sous la forme de confiserie, ce qui entraîne une consommation égale de cette denrée prohibée. De même, pour le pain. On prohibe le pain de luxe. On ordonne que le pain ne sera plus de pur froment, mais composé de différentes farines. On raconte à la population que la disette est possible, pour le mois de juin, si chacun de nous n'accepte pas le rationnement. On accepte tout, on se prépare à serrer la boucle de son pantalon. Et pendant qu'on veille de près à la fabrication du pain, on laisse vendre des gâteaux à profusion. Alors? Je ne critique rien. J'accepte la carte de sucre, je trouve le pain mélangé excellent. Je suis prêt à tous les sacrifices et à toutes les privations. Et pendant qu'on me met

au régime d'une part, de l'autre, on consomme du meilleur, en criant : Ohé! ohé!

Je vous dis qu'il y a de l'incohérence dans toutes ces dispositions-là.

*
* *

Si le temps n'y avait pas mis du sien en amenant le dégel, si la Seine n'avait pas été bien gentille en baissant pour redevenir navigable, qu'est-ce qu'il serait devenu, le pauvre Herriot, qui commençait déjà à s'arracher les cheveux, à la tribune de la Chambre, en gémissant : « Je ferais les transports sur mon dos, si je pouvais! » Voilà le charbon qui commence à entrer à Paris. Avec le printemps les feux vont s'éteindre, et les stocks se reformeront. Si l'État veut bien cesser de mettre l'embargo sur la production des mines, instantanément le charbon va reparaître partout et les prix vont baisser. Que le ciel nous protège de l'ingérence de l'État, dans les affaires d'alimentation et tout ira bien. Aussitôt que l'État intervient, les prix augmentent de 80 p. 100 et il devient impossible de se faire servir.

Nous aurons fait, pendant cette atroce guerre

une expérience d'Étatisme qui, je l'espère, n'aura pas été perdue pour les statistiques. On retrouvera, après la paix, les traces de cette crise alimentaire fabuleuse qu'on nomme la vie chère, et qui a eu, presque partout et immanquablement, pour origine, la main-mise de l'État dans les transactions commerciales. Le commerce en a largement profité et la dureté, l'insolence, la hauteur des marchands contrastant avec leur obséquiosité ordinaire, ont paru insupportables à la clientèle. La taxe méconnue par leur omnipotence n'a eu d'autre effet que d'arrêter net le courant de la production.

Les économistes ont eu là une belle occasion d'étudier, sur le vif, une question qui jusque-là avait paru un peu nébuleuse et flottante. En tout cas les porte-monnaie parisiens s'en souviendront!

*
* *

Décidément les Anglais ont gagné la bataille de l'Ancre, succédant à la bataille de la Somme Les Allemands, depuis quatre jours, sont en pleine retraite. Ils ont évacué tous les abords de Bapaume y compris la formidable position

de Warlencourt, qui passait pour imprenable. La grosse artillerie des Anglais a eu raison de tous ces retranchements. Et, quoique Ludendorff raconte, dans ses communiqués, que la retraite des troupes s'effectue conformément au plan du haut commandement, c'est bel et bien un échec et des plus graves que subissent les Allemands.

Si, dans les lignes qu'ils ont préparées en arrière et qu'ils vont occuper, les Anglais les battent et les repoussent, il faudra envisager les modifications les plus sérieuses du front allemand, en France. Péronne, Nesles, Roye, Lassigny, Soissons, peuvent d'un coup être débarrassés de la horde teutonne. On l'a dit bien souvent : le jour où le mur de la défense allemande s'ébranlera, il pourra crouler d'un seul coup. La difficulté, en cette affaire, est que pour attaquer les Allemands sur leur ligne de repli, il va falloir une nouvelle préparation d'artillerie, de matériel, d'approvisionnements et tant d'autres choses, qui nécessiteront un certain délai. Ces guerres de siège ne donnent pas des résultats immédiats comme les guerres de mouvement.

Dans une bataille classique, la retraite sur l'Ancre aurait conduit à un engagement général

du type Austerlitz, et qui aurait décidé de la campagne. A moins que les Anglais, grâce à leur nombre, ne trouvent moyen de tourner les Allemands par leur droite, et d'opérer une pression sur une aile, comme ils viennent de le faire par Gommécourt et Achiet, il faudra attendre, avant d'attaquer de nouveau, l'arrivée des munitions et le transport de l'artillerie de position. Mais en tout cas, l'action est engagée et le contact ne sera pas rompu, avant que Bapaume soit pris. Une fois la ville où se dresse la statue de Faidherbe, aux mains de nos alliés, il n'y aura plus qu'à pousser en avant.

*
* *

L'*Orléans* et le *Rochester* sont arrivés à Bordeaux, passant à travers toute la croisière allemande. Si les pirates ont laissé passer les bateaux américains, sans oser les attaquer, ce sont des poltrons; s'ils les ont manqués au passage, ce sont des maladroits. Dans tous les cas, c'est, vis-à-vis de l'Amérique, la faillite de leur blocus.

*
* *

Le ministre du ravitaillement, c'est de M. Herriot qu'il s'agit, vient d'ordonner le recensement des stocks de charbon qui peuvent exister chez les particuliers. Vous avez bien lu. Ce n'est pas une plaisanterie. Il s'agit, dans une ville qui grelotte, depuis trois mois, sans combustible, sous le vent glacé de l'hiver de *rechercher les stocks de charbon!*

*
* *

Il y a, en ce moment, une épidémie de pièces anglaises ou américaines dans les théâtres de Paris. C'est l'importation qui continue. Le mal en cela c'est que toutes ces pièces ramenées de l'étranger, sont construites sur le modèle des nôtres. De sorte qu'on a l'air de jouer des pastiches de nos vaudevilles, et que l'impression qu'on en ressent est celle du connu et du suranné. Et puis, ce sont toutes des pièces policières, qui datent de quelque dix ans, de l'époque des *Arsène Lupin* et des *Sherlock Holmès*. C'est du théâtre de guerre. A quand la

carte dramatique, pour obliger le public à faire la queue?

*
* *

Il est remarquable que les Allemands depuis le commencement des hostilités ont agi de façon à se faire prendre en horreur par le monde entier. Ils se sont conduits avec les neutres, comme de véritables forbans. Il n'est pas de vilenies, de trahisons, de violences qu'ils n'aient commises, comme s'ils s'étaient donné pour tâche de révolter la conscience humaine. Leur dernier exploit met le sceau à l'œuvre d'infamie. Au moment même où ils protestaient, vis-à-vis de l'Amérique, de leurs sentiments de fraternité, ils proposaient au Mexique une alliance pour envahir l'Amérique, avec une complicité éventuelle du Japon, préparant ainsi le démembrement de la République à laquelle ils prodiguaient les assurances d'amitié.

Le président Wilson, alors que M. Bernstorff lui caressait les mains et lui murmurait des paroles conciliantes, avait sous les yeux le papier signé Zimmermann, contenant toutes les propositions faites au Mexique pour l'entraîner à envahir le Texas, l'Arizona et le Nouveau

Mexique. Ce légiste, à cheval sur le droit, a pu faire ainsi la comparaison entre les procédés de l'Entente, et ceux des Empires centraux. Il a pu juger de quel côté est l'honneur, la bonne foi, le respect de la parole donnée, et le culte du droit et l'amour de la liberté.

L'effet produit sur l'opinion, en Amérique, a été foudroyant. Tout ce qui défendait l'Allemagne a perdu instantanément la parole. Il y avait la veille des germanophiles et des germanophobes. Le lendemain, il n'y avait plus que des Américains, décidés à réprimer la piraterie et à faire la guerre, s'il le faut, pour maintenir les droits des neutres sur mer, contre la violence allemande.

*
* *

Allons ! Décidément nous approchons de la fin de la guerre. Nous n'en avons jamais eu la sensation d'une façon aussi nette. Tout se dispose, tout s'apprête pour un effort décisif. C'est la première fois, depuis trois ans, que, d'ensemble, on va donner un pareil coup de collier. Au point de vue militaire, et quoique nous soyons maintenus dans une totale igno-

rance des mesures prises, il semble que la préparation soit arrivée à son point définitif : canons nombreux, munitions inépuisables, avec cela, le courage de nos soldats et l'habileté de leurs chefs, c'est de quoi nous rassurer sur l'événement.

Mais ce qui est le plus significatif d'une issue prochaine, c'est l'organisation des privations de l'arrière. Jusqu'à ce jour, on ne nous avait demandé qu'avec un sourire quelques restrictions peu importantes sur le superflu et voici qu'on nous réclame sérieusement de faire abandon d'un peu du nécessaire. Cette fois-ci, c'est évidemment le grand coup qui s'apprête. Nous entrons dans l'ère des périls suprêmes. Il faut tendre toutes nos capacités et de résistance et d'attaque.

Nul ne se dérobera à ce devoir. Carte de sucre, carte de pain, carte de lait, carte de vin, carte de charbon, nous accepterons tout, à la condition que ce soit reconnu utile, et organisé sans injustice. Dans ces conditions, la population de Paris se prêtera à tout ce que le Gouvernement lui imposera. Mais qu'on ne la tracasse pas inutilement et injustement. Nos ménagères parisiennes, qui font si patiemment la queue à la porte des boucheries et des épiceries, se

changeraient bien vite en tricoteuses. Et ce serait très mauvais.

*
* *

On a un peu perdu de vue Constantin et la Grèce, au milieu du fracas des affaires américaines. Mais il ne faudrait pas se relâcher de la plus active surveillance du côté de la Thessalie, où des bandes de Comitadgis, à défaut de troupes régulières, pourraient nous causer les plus grands embarras.

On peut être sûr que le vaniteux Basileus, humilié jusqu'au plus profond de lui-même, par la main-mise des Alliés sur le gouvernement de la Grèce, n'attend qu'une occasion de nous jouer un méchant tour. Nul comme il l'est, il ne peut rien attendre que du hasard des événements et de l'aide allemande. Mais il n'y aura pas de hasard heureux, pour lui, ni d'aide ennemie, si nous continuons à jouer serré en Macédoine. Donc que la diplomatie, qui a été si faible, pendant longtemps, à Athènes, continue à surveiller de près ce qui se passe sous ses yeux. Qu'elle fasse exécuter les clauses de

l'arrangement conclu avec le gouvernement hellène et tout ira convenablement.

*
* *

Nous commençons après trois ans de guerre à comprendre enfin le jeu qui se joue aux armées. Nous souffrons d'une crise de matériel dont nous ne nous sommes jamais occupés, et non d'une crise d'effectifs, qui a constamment sollicité notre attention. Les Allemands, il faut le dire, ont été beaucoup plus vite que nous au fait de la situation.

Partis en guerre avec trois mille pièces d'artillerie lourde, alors que nous n'en avions pas plus de cent cinquante, pour toute notre armée, ils en ont aujourd'hui six mille. Nous, pendant ce temps-là et grâce à la résistance des bureaux et particulièrement du général Bacquet, qui nous ont fait perdre treize mois en discussions stériles, nous commençons seulement à être armés de pièces à longue portée et à grande puissance. Les Anglais ont fait des merveilles, comme nombre, comme qualité, comme munitions : ils dominent nettement les Allemands. Leurs succès actuels, sur l'Ancre, sont dus à leur

artillerie qui est écrasante. Lord North-Cliffe a pu dire : les Allemands reçoivent de nous quatre obus, pour un qu'ils nous envoient. Nous, notre infériorité en artillerie lourde nous a valu les angoisses de Verdun, et l'arrêt de la bataille de la Somme. Il faut croire que nous commençons à être mieux pourvus. Le général Nivelle, étant un artilleur, a dû s'occuper de la question capitale, décisive, du matériel. Nous pourrons donc lutter à armes égales avec nos ennemis, et vaincre.

Toutes les agitations qui ont eu lieu récemment à propos des effectifs étaient inutiles. Nous avons plus d'hommes qu'il ne nous en faut. Ce qui nous a manqué, jusqu'ici, c'est le matériel : pièces lourdes, mitrailleuses, fusils-mitrailleurs, etc... Les Allemands se préoccupent fort peu de cette infériorité d'effectifs qui se marque chez eux. Ils la compensent par des renforts de mitrailleuses. Ils savent qu'une mitrailleuse bien placée vaut dix hommes. Aussi, ils ont regroupé leurs troupes, en réduisant leurs divisions à trois régiments, mais en les dotant chacune de quatre-vingt dix pièces de 77 et de soixante pièces lourdes. Ils ont ainsi conservé le même nombre d'unités, en les rendant plus fortes Voilà la raison de leur résistance en face d'une supériorité numérique telle que la nôtre.

Des canons lourds, des pièces légères en surnombre, et qu'on laisse tous les inaptes où ils sont : dans les usines, dans les champs, dans les magasins, à fabriquer des obus, à semer du blé, et à faire du commerce. Qu'on ne garde au front que les meilleurs, les plus solides, en les armant d'un matériel formidable, et la fin de la guerre sera proche. Maintenant, si, par dessus le marché, nous avons la supériorité du nombre cela n'en ira que mieux.

Mais infériorité du matériel, tant en France qu'en Russie et qu'en Italie, tel est le secret de la résistance allemande, telle est l'explication de la bousculade roumaine. Dorénavant la guerre se fera avec des machines, bien plus qu'avec des hommes. L'avantage des Allemands vient de l'avoir compris plus vite que nous. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. On le verra prochainement.

*
* *

Treize sénateurs pacifistes, ont fait de l'obstruction au Congrès de Washington pour obtenir que la dernière séance se terminât sans que l'armement de la marine marchande américaine,

fût votée. Treize sénateurs en ont tenu en échec soixante-quatre. La pendule a marqué la fin du Congrès, et chacun s'en est allé chez soi, sans avoir pris de résolution contre la piraterie allemande. Après tout, il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi.

La guerre entre l'Amérique et l'Allemagne ne nous apporterait aucun avantage matériel et pourrait nous causer beaucoup de gêne. Il n'y a pas de concours militaire à attendre des États-Unis. Tout ce que nous pouvons espérer d'eux ce sont des crédits larges, des fournitures militaires, et de la sympathie. Nous avons, dès à présent, tout cela.

*
* *

Le grand rêve oriental du Kaiser vient d'être interrompu par un coup de tam-tam comme il s'en produit dans les féeries, pour annoncer les changements à vue. Bagdad, la ville du Kalife Charriar où Sheherazade passa mille et une nuits à raconter de si belles histoires, vient d'être prise de vive force par les Anglais. La grande voie Hambourg-Berlin-Constantinople-Bagdad est décapitée. La tête de ligne saute ; il ne reste plus que le

tronçon. Et de ce tronçon que restera-t-il, quand les Russes, descendant de Hamadan, vont donner la main aux Anglais de sir Maude et s'avancer vers Damas? Grave, très grave affaire. La Mésopotamie aux mains des Anglais, pendant que l'Arménie est aux mains des Russes, voici la carte de guerre, sur laquelle les Allemands ont fondé toutes leurs prétentions, à une paix avantageuse, qui change de forme d'une façon très préjudiciable à leurs intérêts.

Et nous ne sommes qu'au début de l'affaire. Attendons la fin. Enver-Pacha, le jour même de la prise de Bagdad, parlant devant la Chambre, comme ministre de la guerre, paraissait ignorer la grave défaite essuyée par l'armée turque et déclarait la situation sans changement. Elle est sans changement en ce sens que ce jeune brigand continue à conduire la Turquie à sa ruine et que son comité Union et Progrès, ayant déjà réussi à perdre les territoires européens qui appartenaient à l'Islam, est en train de faire tout ce qu'il faut, pour perdre son domaine asiatique.

*
* *

Le Congrès du Livre vient de tenir ses séances au Cercle de la Librairie, à Paris. C'est une tentative de résistance à la souveraineté ancienne de la foire de Leipsick, en ce qui touche à l'industrie du papier imprimé : livres, musique, gravures, journaux, etc. Bien modeste tentative, mais qui pourra avoir des suites importantes, si, comme je l'espère, une commission permanente est instituée pour suivre et encourager les efforts que notre pays va faire pour se soustraire au joug de l'Allemagne.

Ce pauvre petit congrès de quatre jours, aura révélé bien des lacunes dans l'exploitation commerciale des produits de notre sol. Pour ne citer qu'un fait, se doute-t-on qu'il y a, en Algérie, cinq cent mille hectares d'alfa dont deux cent mille sont récoltés par les Anglais pour faire ce beau papier qu'ils nous vendent fort cher. Il reste donc trois cent mille hectares d'alfa, qui pourraient être fauchés par les indigènes et importés en France pour faire du papier. Ce serait trop simple. Les Français aiment mieux acheter le papier tout fait en Angleterre,

et laissent perdre, tous les ans, l'herbe précieuse qui reste. Les moutons la mangent, ou bien elle pourrit sur place. Et, pendant ce temps-là, notre argent s'en va chez le voisin. C'est là, prise sur le vif, la théorie du moindre effort qui nous a mis, depuis si longtemps, dans la dépendance économique de l'Allemagne.

Il faut espérer que l'initiative française saura tirer parti de ces richesses perdues, et que nous construirons en Algérie, sur place, au milieu de l'alfa, des fabriques d'où sortiront les papiers dont nos éditeurs se plaignent de manquer. Le Congrès du Livre aura donc eu cette heureuse fortune d'ouvrir les yeux de nos compatriotes sur des utilisations opportunes, et qui seraient largement productives. S'il amène les Français à faire tant de choses qu'ils négligent et qui enrichissent leurs concurrents, il les aura rendus à leur ingéniosité naturelle, que dans toutes les branches commerciales, ils étaient en passe de perdre.

*
* *

Les temps que nous vivons sont comme un immense et prodigieux cinématographe, qui nous montre des événements renouvelés et for-

midables. Voici que brusquement la Révolution éclate en Russie, et qu'au beau milieu de la bataille, la Douma tient tête au Tzar, et le contraint à abdiquer. Pauvre Tzar! Si loyal, si généreux! Victime de sa faiblesse, qui n'a pas su se dégager des influences pernicieuses que son entourage exerçait sur lui. Il comprenait qu'il fallait des réformes, il ne trouvait pas l'énergie de les faire. Il cédait aux directions que la Tzarine lui donnait, et qui étaient détestables. Cependant, il n'a jamais consenti à se trahir lui-même, en faveur de l'Allemagne, et c'est ce que par trois fois, il a écrit, guidé par le sûr instinct de l'honneur.

C'est l'infâme Sturmer et l'atroce Protopopof qui lui ont donné le coup de grâce. Ils étaient tellement impopulaires, leurs trahisons étaient si avérées que rien n'a prévalu contre le sentiment d'horreur qu'ils inspiraient. La mort de Raspoutine, ce cuistre dégoûtant, à qui Youssoupoff fit trop d'honneur en l'abattant à coups de revolver, a déclanché la Révolution. Et c'est chose faite. L'armée a pactisé avec le peuple. La police, qui essayait de massacrer la population a été jetée par la fenêtre. Toute la bande des germanophiles du ministère a été coffrée à la forteresse Pierre et Paul. On dit que Stur-

mer est mort de peur, en y arrivant. Témoignage d'une belle conscience! Économie de corde! Quant à Soukhomlinof la troupe a voulu qu'on lui arrachât ses épaulettes. Il s'y est résigné avec docilité.

Le grand-duc Michel va, dit-on, être nommé Régent, en attendant que l'assemblée constituante décide du sort de l'Empire. Mais cela ne sera vraisemblablement qu'après la guerre. Ce qu'il importe de savoir, c'est que Rodzianko et la Douma, le prince Lvof, chef du gouvernement provisoire, sont d'accord pour la continuation à outrance des hostilités contre l'Allemagne, et que la Révolution signifie guerre à mort contre le Kaiser.

*
* *

L'incomparable et sereine grandeur avec laquelle le Tzar vient de descendre de son trône et de remettre la couronne à son frère Michel, ne peut être comparée qu'à la noblesse grave et souveraine avec laquelle le nouveau Tzar désigné a remis cette couronne à la Douma en lui disant : Donne-la moi, si tu juges que je la mérite. Tel Philippe-Auguste, le

matin de Bouvines, posant sur le Saint Autel le diadème aux fleurs de lys et disant : Au plus digne! Et nul plus que l'héroïque roi-chevalier ne parut apte à la porter. De même Michel Alexandrovitch paraîtra, à la Russie, le Tzar désigné pour la conduire à la Liberté. Du reste il faut citer intégralement ces deux pages remarquables. Voici le rescrit de Nicolas II, abdiquant la couronne :

Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas II, Empereur de toutes les Russies, Tzar de Pologne, grand-duc de Finlande, etc., à tous nos fidèles :

Aux jours de la grande lutte contre l'ennemi extérieur qui s'efforce depuis trois ans d'asservir notre patrie, Dieu a voulu envoyer à la Russie une nouvelle et pénible épreuve. Des troubles intérieurs menacent d'avoir une répercussion fatale pour la marche ultérieure de la guerre tenace. Les destinées de la Russie, l'honneur de notre armée héroïque, le bonheur du peuple, tout l'avenir de notre chère patrie veulent que la guerre soit menée à tout prix jusqu'à une fin victorieuse.

Notre cruel ennemi fait ses derniers efforts et proche est le moment où notre vaillante armée de concert avec nos glorieux Alliés abattra définitivement l'ennemi.

En ces jours décisifs pour la vie de la Russie, nous avons cru devoir à notre conscience de faciliter à notre peuple une étroite union et l'organisation de toutes ses forces pour la réalisation rapide de la victoire.

C'est pourquoi, d'accord avec la Douma d'Empire, nous avons reconnu pour bien d'abdiquer la couronne de l'État et de déposer le pouvoir suprême.

Ne voulant pas nous séparer de notre fils aimé, nous léguons notre héritage à notre frère, le grand-duc Michel Alexandrovitch, le bénissant de son avènement au Trône de l'État russe. Nous léguons à notre frère de gouverner en pleine union avec les représentants de la nation siégeant aux institutions législatives et de leur prêter un serment inviolable au nom de la Patrie bien-aimée.

Nous faisons appel à tous les fidèles fils de la Patrie, leur demandant de remplir leur devoir sacré et patriotique en obéissant au Tzar dans ce pénible moment d'épreuves nationales, et de l'aider avec les représentants de la nation à conduire l'État russe dans la voie de la prospérité et de la gloire.

Que Dieu aide la Russie!

Le grand-duc Michel a répondu par ce manifeste :

Pétrograd, 17 mars.

Une lourde tâche m'est confiée par la volonté de mon frère qui m'a transmis le Trône impérial à l'époque d'une guerre sans précédent et de troubles populaires.

Animé de la pensée qui anime tout le peuple, que le bien de la Patrie prime tout, j'ai pris la ferme résolution de n'accepter le pouvoir suprême que si telle était

la volonté de notre grande Patrie, qui doit, par un plébiscite et par l'organe de ses représentants de l'Assemblée constituante, établir la forme du gouvernement et les nouvelles lois fondamentales de l'État russe.

Par conséquent, invoquant la bénédiction du Seigneur, je prie tous les citoyens de la Russie de se soumettre au gouvernement provisoire, formé sur l'initiative de la Douma et investi de toute la plénitude du pouvoir, jusqu'à ce que, dans un délai aussi bref que possible, et sur la base du suffrage universel, direct, égal et secret, *l'Assemblée constituante exprime par des décisions relatives à la forme du gouvernement la volonté du peuple.*

*
* *

Nous vivons des temps prodigieux. Et ceux qui se lamentent en disant : Quelle affreuse guerre ! Quand donc ces horreurs prendront-elles fin ? ne se rendent pas compte des transformations qui s'opèrent sous leurs yeux. Jamais événements plus importants pour l'avenir de l'Europe ne s'accomplirent depuis la Révolution de 89. L'humanité évolue. La Russie sauvage apparaît lumineuse et intelligente, en face de l'Allemagne retombée à la barbarie et à la bestialité. Avec une Russie apaisée,

jouissant d'une constitution parlementaire, il ne restera plus en Europe que l'autocratie prussienne, qui puisse déchaîner la guerre, sans la permission du peuple.

C'est un pas immense fait dans la voie de la pacification européenne. Sans le fourbe et atroce Guillaume, la guerre que nous subissons n'aurait pu éclater. Désormais, après l'écrasement du militarisme allemand, le monde pourra respirer. Et c'est à l'acte généreux du Tzar, se sacrifiant à la sécurité de la Russie, que le résultat sera dû. Ouvrons les yeux, regardons et jugeons. Le spectacle qui nous est donné tiendra une place immense dans l'histoire des peuples.

*
* *

L'imprenable Bapaume est pris. L'Allemand est en pleine retraite. Demain Noyon sera libéré. *Ils ne seront plus à Noyon.* Mais ils seront encore en France, et les luttes, les brigues, les intrigues politiques ne faciliteront pas la victoire finale. Allons, « ceux du Parlement », un peu de calme, un grain de raison. Après la paix signée, vous vous disputerez tout

à votre aise. En attendant, ne songez qu'à la guerre!

*
* *

Hélas! Ils n'ont songé qu'à renverser le ministère. M. Briand, attaqué avec furie, depuis trois mois, a eu la fierté de ne pas attendre qu'on le renversât. Il est parti, de son propre mouvement. La coalition des impatients du pouvoir, a eu raison des passionnés de la victoire. Les profiteurs de la politique l'ont emporté sur les défenseurs de la France. Mais ils n'ont pas eu le bénéfice de leur conspiration, j'allais dire de leur guet-apens. C'est M. Ribot qui devient président du Conseil. Nous reverrons M. Briand. C'est une des réserves de l'avenir.

*
* *

Il nous faut reprendre le chant de haine. Il est dit que jusqu'au dernier coup de canon qui commencera leur défaite et en sonnera le glas, nous ne pourrons pas traiter les Allemands en ennemis civilisés et autrement que des sauvages

ivres de sang et de lubricité. Les voilà qui recommencent la traite des blanches, et dans les conditions les plus déshonorantes. Les voilà qui volent, pillent, cambriolent, marquant leur retraite des actes les plus infamants. Et ce n'est pas la brutalité des hommes qui se marque dans ces excès, c'est l'ordre des chefs qui impose à la discipline des troupes ce qui pour le commun des hommes est qualifié attentat et crime. Les chefs commandent le vol, l'incendie, comme la charge ou le pas de parade. Ils font mieux encore : ils donnent l'exemple en volant eux-mêmes, et le dernier exploit, dans le genre, qui nous soit signalé est le cambriolage effectué par le chef de corps qui habitait Ham et qui, avant de déguerpir devant la baïonnette de nos poilus, a enlevé le mobilier entier de la maison qu'il habitait et l'a fait transporter en Allemagne. Ce gentilhomme s'appelle le général von Fleck. Il est bon de le signaler, dès à présent, avant de lui demander compte de ses vols plus ou moins qualifiés.

Mais ceci, qui est d'une belle qualité, déjà, n'est rien comparé aux infamies que commettent, en s'en allant de chez nous, les brigands de Ruprecht de Bavière. Jamais l'Histoire n'a rapporté de pareilles monstruosités et il

faudrait pour faire une faible comparaison, évoquer l'ombre sanglante d'un Attila ou d'un Tamerlan. Là où le sabot de son cheval s'était posé, l'herbe elle-même, ne poussait plus. Derrière la horde teutonne tout n'est que débris et que cendres. Ce que la main humaine n'a pu détruire, l'incendie l'a achevé. Ce sont des villages en flammes qui éclairent la marche de notre armée. Et le cœur serré, nos soldats avancent au milieu des arbres de la route sciés par le pied, ou écorcés pour qu'ils ne puissent pas survivre. Les populations terrifiées ont assisté à l'enlèvement des femmes et des jeunes filles qui sont destinées à servir messieurs les officiers dans leurs cantonnements. Et ces misérables, qui sont enrégimentés pour défendre une cause respectable : la prospérité et la grandeur de leur patrie, agissent comme des brigands réunis pour écumer les grandes routes et détrousser les voyageurs.

Voilà ce que la culture, dont ils sont si fiers, a fait de leur intelligence. Elle les a disposés à se vautrer dans la bestialité comme des sauvages ivres. Et ils essayent de justifier leurs attentats, d'expliquer leurs crimes par des nécessités stratégiques, mettant au service de leur infamie la pesante dialectique de leurs docteurs,

Lorsque l'Europe, fatiguée des conquêtes de Napoléon et de sa gloire, résolut de renverser le géant qui pesait sur le Monde, elle déclara qu'elle ne traiterait plus avec lui. Elle le mit, d'un coup, hors la loi, hors les nations, hors l'humanité. Jamais, pourtant, dans ses plus rudes campagnes, lorsqu'il fit couler le plus de sang, Napoléon ne causa la millième partie des destructions et des deuils que le Kaiser a déjà coûtés à l'humanité. Que va-t-on faire pour le punir de tout le mal que les peuples endurent parce qu'il lui a plu, un jour, de déchaîner la guerre? Il la traitait, alors de « fraîche et joyeuse ». C'était une chevauchée galante et aventureuse qui devait pousser son armée, pleine de gloire et avide de plaisir, sur Paris, réputé sans défense, et sur la France jugée désarmée. Comment est-elle, la guerre, aujourd'hui, qu'elle se développe dans les plaines de l'Artois et qu'elle s'étend vers la Champagne? Pour la quatrième fois, elle change de place, et prépare une victoire nouvelle. Ce fut d'abord la Marne, puis l'Yser, puis la Somme. Et, maintenant, c'est l'Aisne, en attendant la Meuse et le Rhin. Car toutes ces batailles si longues, si sanglantes, si féroces, portent les noms des rivières paisibles, fraîches et fécondes, dont

le cours sinueux et pittoresque fait le charme de notre beau pays. Patience! Le jour viendra où les eaux teutonnes seront, à leur tour, rouges de sang.

*
* *

Il n'est jamais bon de faire une révolution. Mais quand on la fait devant l'ennemi, c'est désastreux. Nous en avons, par deux fois, fait l'expérience, en 1870-1871. Le 4 septembre nous a coûté l'Alsace-Lorraine. La Commune nous a valu la discorde en France, pendant quarante ans. La guerre de 1914, seule, a pu nous faire oublier nos rancunes, et nous grouper tous sous le même drapeau. Quant à la révolution du 4 septembre, en renversant l'Empire, elle a supprimé toutes les chances que nous avions de traiter, après Sedan, au prix de Strasbourg seul et d'une indemnité de guerre. Cet imbécile de Jules Favre avec sa grandiloquente réponse à Bismarck : « Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses, » nous a valu sept mois de guerre inutile, et la perte de nos deux provinces les plus riches.

Voilà ce que coûtent les révolutions devant

l'ennemi. Je ne parlerai pas de ce qu'a coûté la Commune. C'est oublié. L'héroïsme des communards, qui se battent dans les tranchées, à côté des bourgeois et des patrons, doit seul rester dans notre souvenir, pour leur gloire et pour la nôtre. Quant aux Russes, qui ont renversé le Tzar, sous prétexte qu'il allait signer une paix séparée avec l'Allemagne, par l'entremise de ses Sturmer, Protopopof et autres Raspoutine, ils sont en train de se conduire plus honteusement que les Saxons à la bataille de Leipsick. Et ce n'est pas peu dire. Après que, pour être fidèles à notre parole, et pour les défendre, nous nous sommes jetés dans la plus formidable bagarre que le monde ait jamais connue, depuis qu'il existe et qu'il porte des hommes, les voilà qui se mettent à bavarder, au lieu de se battre, à rêvasser des chimères pacifistes et à échanger des baisers avec l'Allemand, voleur, incendiaire, et assassin.

Depuis un mois cette comédie sinistre se joue à Pétrograd, car Dieu merci, la capitale seule paraît agitée par ce souffle de démence, et, pendant ce temps-là, les Allemands ont enlevé leurs troupes du front oriental et les ont ramenées de notre côté, pour essayer de nous accabler. En Russie, Rodzianko, Kerenski,

Milioukof s'efforcent de se maintenir au pouvoir et de canaliser le mouvement révolutionnaire. Un ramas d'émeutiers qui s'intitule Comité des ouvriers et des soldats, a pris la haute main dans les affaires politiques. Il s'est installé au palais de Tauride, à la place de la Douma, et prétend conduire la Russie vers ses nouvelles destinées. Comme toujours ce sont les violents qui mènent les masses. Et ces anarchistes sont en passe de désorganiser le gouvernement et parlent couramment de faire la paix avec l'Allemagne.

En tous cas, ils se déclarent prêts à traiter sans annexions et sans indemnités. Et, bizarre contradiction, ils réclament la libre pratique des détroits, et l'interdiction à toute marine de guerre étrangère d'entrer dans la mer Noire. S'ils s'imaginent qu'ils vont, en se croisant les bras, obtenir la clef du Bosphore, ils se font une étrange illusion. Pour avoir le droit de sortir librement de la mer Noire, et pour empêcher qu'on y entre, il faut être en possession de Constantinople, il faut faire comme Mahomet II et venir heurter de son poing à la porte de Sainte-Sophie, et y entrer à cheval. Ce n'est pas en écoutant les divagations, payées par les Allemands, d'un Lénine, qu'on réalise un pareil

but de guerre. Il faut combattre, mourir et vaincre. Nous allons voir comment va tourner l'aventure révolutionnaire de Russie. Il faut, d'ici à quinze jours que la Douma mette au pas ce club de fous et de déserteurs. Si elle n'y parvient pas, nous autres, avec nos Alliés anglais et italiens, nous nous chargerons de tenir tête à Hindenburg et à ses bandes, jusqu'à ce que les Américains viennent nous aider. Le résultat de la guerre n'en sera pas changé. Il sera obtenu un peu plus tard que nous ne l'aurions désiré. Il nous coûtera plus d'efforts, plus d'argent, plus de sang. Il nous vaudra aussi plus de gloire.

*
* *

Du reste, cette affaire russe qui a, n'en doutez pas, des dessous allemands, n'est pas unique dans son genre. Il y en a une autre, beaucoup moins importante, mais également très révélatrice des efforts désespérés que font, en tout sens, les Allemands pour améliorer leur situation, qui devient de jour en jour plus mauvaise. Il s'agit du congrès socialiste de Stockholm. Les social-demokrates Scheidemann, Sudekum,

valets impériaux, aidés d'un autre larbin hollandais nommé Troelstra, aux gages du Kaiser, se sont mis en tête de réunir à Stockholm les tronçons de l'Internationale, si bien sabotée par eux, quand elle ne put plus leur être utile. Aujourd'hui, ces drôles impudents, encouragés par les grimaces de nos Kientahliens français, voudraient réunir leurs anciens camarades, leurs anciennes dupes, pour tâcher d'arriver à créer en France, en Angleterre et en Italie, une agitation socialiste, favorable à une paix rapide et nécessaire. Le rêve allemand, à l'heure grave des défaites, lorsque le dénouement terrible approche qui mettra la Germanie à notre merci, serait de conclure une paix blanche qui lui permettrait de reprendre haleine, de se reconstituer et de recommencer, dans quelques années, la tentative qui a manqué cette fois et qui lui donnerait enfin l'empire du monde.

Voilà un an que, par des voies détournées, l'Allemand essaye de nous amener à causer de la paix. Il sait que tout arrêt dans la marche des hostilités détendrait le ressort de notre résistance et lui permettrait de reprendre, en discutant, les avantages qu'il n'a pu obtenir en combattant. Ce congrès de Stockholm, s'il avait pu se tenir, avec l'apparence de quelque chose

de sérieux et de sincère, eût été un coup de fortune pour le Kaiser. Aussi a-t-il envoyé tous ses social-demokrates à gages préparer le terrain, et il a soudoyé Troelstra, pour qu'il aille aider ses camarades. Malheureusement les Anglais, du premier coup, ont éventé la mèche, et se sont refusés à participer aux palabres. Ils ont vu la main du Kaiser qui tenait les ficelles, et ils ont déclaré qu'ils n'iraient pas à Stockholm. Le coup est donc manqué. Les Longuet, Blanc et Cie, ne sachant de quel côté se tourner, persistent à vouloir aller au congrès. Si M. Malvy voulait obtenir, devant la Chambre, un triomphe, il refuserait formellement à ces Français le moyen de sortir de nos frontières, et s'ils insistaient, il pourrait les menacer de les mettre hors d'état de nuire. Aller causer avec des Allemands pendant que nous nous battons contre eux, et que Reims, ville ouverte, fume sous les obus dont ces sauvages l'accablent, c'est un acte de trahison qui devrait conduire devant un Conseil de guerre. Mais que ces messieurs passent la mer et aillent à Stockholm, ou restent à conspirer en France, l'affaire du congrès international est manquée.

*
* *

L'offensive que nous avons prise à la fin d'avril et qui était la contre-partie de celle prise par les Anglais et si brillamment menée par eux, n'a pas répondu aux grandes espérances dont on s'était bercé. Et une immense vague de pessimisme a passé sur les sphères officielles. De là elle s'est répandue sur la société où elle a créé un état d'esprit déplorable. Elle est venue mourir jusque dans les fonds populaires. Et pourquoi, je vous le demande, tout cet émoi? Parce qu'on avait rêvé d'enlever Laon du premier coup, et qu'on n'a pris que Craonne et le chemin des Dames, avec vingt mille prisonniers, deux cents canons, et l'écrasement des troupes allemandes opposées à notre attaque. En temps ordinaire, on aurait crié victoire, mais étant données les circonstances, on a jeté des cris de désespoir et alors, la folle du logis aidant, les racontars les plus fâcheux se sont répandus. Nous avions perdu vingt-cinq mille prisonniers, toute notre artillerie lourde, dix-sept mille tués, quatre-vingt-dix mille blessés. C'était un désastre. Or il n'y avait pas d'artillerie lourde prise, pour l'excellente raison qu'elle était en seconde ligne, et qu'il

était matériellement impossible de la prendre, à moins d'un recul, et nous n'avions pas cessé d'avancer. Nous avions eu quelque trois mille prisonniers, par suite de notre trop téméraire ardeur, et quant aux tués et aux blessés, ce n'était pas le quart de ce que l'on avançait. J'aurais aussi bien pu ne pas parler de cette espèce de panique, si ce n'était pas le prototype de la dépression périodique subie par l'opinion dans notre pays. Sous l'impression de certains événements, se produisant dans des circonstances inattendues, les esprits s'affolent, et alors tout ce que l'on raconte de plus absurde est cru et colporté, amplifié même, par les gens les plus raisonnables.

Cet état d'esprit, heureusement, ne dure pas. Mais ceux qui ont le courage de résister à l'entraînement ont vraiment du mérite. Pendant un certain temps, ils passent pour des idiots obstinés, mais après, on ne leur fait pas honneur de leur fermeté, on l'oublie, et même les plus trembleurs, une fois rassurés, leur donnent des leçons de stoïcisme et de courage. Au moment où cette crise de découragement s'est produite, la déconvenue formidable de la révolution russe était dans son plein. L'Amérique ne s'était pas encore déclarée comme elle l'a fait postérieurement.

Nous nous voyions exposés, les Anglais, les Italiens et nous, à porter tout le poids de la guerre, et nous étions arrivés à notre millième jour d'épreuve. Il y avait de quoi refroidir les plus ardents patriotes, convenons-en. Mais, de là, à ce que le monde parlementaire manifestât l'émotion qui s'est traduite par le dépôt d'une douzaine d'interpellations visant toutes le commandement et la conduite de la guerre, il y avait une mesure. Elle fut dépassée.

Le généralissime, ses lieutenants et Justin Godard, à cause des trains sanitaires, et Viollette, à cause des ravitaillements, étaient menacés des réprimandes les plus sévères. Or, sur toute cette excitation, la lettre du roi d'Angleterre félicitant notre armée de ses brillants succès de Champagne, arrivait comme une douche bienfaisante. On commençait à réfléchir, à se reprendre, à se renseigner sérieusement. Et la magnifique marche en avant de nos troupes enlevant toute la première ligne allemande et quelques points de la seconde, était enfin jugée équitablement. On apprenait que Hindenburg, qui allait nous attaquer deux jours plus tard, avait fait venir deux cent mille hommes de renfort du front russe, et il fallait avouer que, dans de pareilles conditions, l'enlèvement de Craonne,

Vauclerc et le chemin des Dames était un magnifique succès tactique. Evidemment ce n'était pas la victoire stratégique qui aurait permis de pousser l'Allemand à la frontière belge. Mais c'était la préparation d'une action qui viendrait à son heure, et causait, en somme, à l'ennemi, des pertes équivalentes à celles de son offensive sur Verdun.

Depuis huit jours, les contre-attaques allemandes se succèdent avec fureur. Les échos de la rage d'Hindenburg, bousculé sur des positions qu'il déclarait imprenables, sont venus jusqu'à nous. L'inquiétude du commandement allemand se traduit par un redoublement sauvage du bombardement de Reims, symptomatique manifestation de toute déconvenue teutonne. La bataille continue de notre côté, et elle se poursuit, du côté anglais, qui forme notre aile gauche, avec une persévérance et une méthode remarquables. Mais la guerre sous-marine, de l'aveu même des Anglais, cause des ravages que l'on ne prévoyait pas si grands. A l'heure actuelle, la capacité de destruction des Allemands dépasse la capacité de construction des Anglais, de sorte que le commerce britannique ne peut plus réparer totalement ses pertes. Le résultat est grave, mais n'épou-

vante pas ce noble peuple anglais. Il a regardé le danger en face et il a déclaré qu'il l'acceptait. Il consiste dans l'impossibilité, à brève échéance, pour les Iles Britanniques, de pouvoir se ravitailler abondamment et par conséquent de subir la disette.

Par la voix de ses gouvernants, l'Angleterre a répondu qu'elle allait se mettre en mesure de pouvoir se suffire à elle-même. Grande et forte résolution, digne d'un peuple qui veut rester maître de ses destinées. L'Angleterre va cultiver tout son sol, planter des pommes de terre, des choux, et remédier, par un travail intensif, à tout ce que le blocus sous-marin risque de lui enlever. Et elle se résigne aux privations. Noble exemple qu'elle donne aux Français pleurards, qui se lamentent sur les difficultés de l'existence, quand ils n'ont encore manqué de rien, si ce n'est de combustible. Ah! par exemple, là est la supériorité des Anglais sur nous, c'est qu'ils ne manqueront pas de charbon. Tandis qu'ici... Enfin! attendons les événements. Mais si l'ingéniosité de nos gouvernants ne grandit pas avec les difficultés, l'hiver qui vient nous réserve de cruelles épreuves.

*
* *

Après avoir eu un hiver glacial, est-ce que nous allons jouir d'un printemps et d'un été torrides? Nous voilà au 10 mai, avec 26 degrés à l'ombre, température généralement réservée au mois d'août, pendant la canicule. Tout est anormal, déréglé et un peu fou, dans la nature, comme chez les hommes, en ce temps-ci. L'Univers a reçu un coup de marteau. On dirait que le grand régulateur, qui fait évoluer les éléments et marcher les créatures suivant un rythme normal, est faussé ou absent. J'imagine que le Père Éternel a dû s'en aller à Rome, morigéner le Pape, qui persiste à rester Teuton, avec des idées teutonnes, dont la moindre est de s'entêter à peser avec la même balance, les bourreaux et les victimes, et à continuer d'ignorer que les Allemands ont tué des femmes, des vieillards, des enfants, brûlé des églises, massacré des prêtres, et le font encore tous les jours, sans que la conscience du Saint-Père s'émeuve et formule le plus léger blâme. Je ne crois pas que le Père Éternel puisse approuver l'absence totale de jugement de son vicaire, et c'est à la tablature que celui-ci lui donne que doit être attribué le trouble complet ap-

porté dans la marche de l'Univers. Le Pape fait perdre la tête au Bon Dieu.

Le Bon Dieu dit au Pape : « Benoît XV, à quoi penses-tu de mettre les Alliés dans le même sac que les Impériaux? — Mais, mon maître et Seigneur : les Anglais sont des mécréants, les Italiens m'ont chassé de Rome et enfermé dans mon Vatican, et quant aux Français, ils ont dénoncé le Concordat, pillé tous les biens de l'Église, et enfin pas un de leurs cardinaux n'a voté pour moi. Je dois tout à l'Autriche et à l'Allemagne. — Tu dis des bêtises, Benoît XV. Mettons les Anglais à part. Depuis Henry VIII, ils ne veulent plus rien connaître de Rome. Les Italiens sont nos enfants chéris, tu le sais bien. Quant aux Français, ils n'ont pas eu de chance avec Pie X, qui a refusé les cultuelles, et avec toi, qui n'as pas eu une parole de blâme pour tes Autrichiens et tes Allemands, et qui entretiens l'hostilité des Espagnols contre leurs voisins. J'exige que tu changes d'attitude, Benoît XV, tu m'entends! Tu fais du tort à la religion. Ayant à choisir, comme le peuple de Jérusalem, entre Jésus et Barrabas, tu n'hésites pas à favoriser ces Barrabas d'Allemands, les plus grands voleurs et les pires assassins de la chrétienté. Je remonte au ciel, mais gare

à toi, si tu persistes dans ta politique. »

C'est évidemment pendant que le Père Éternel mettait au pas son vicaire, que les saisons en ont profité pour se brouiller et amener du froid quand il fallait de la chaleur, et les ardeurs de l'été, à l'époque des Saints de glace. Espérons que le Père Éternel, revenu dans son paradis, va remettre sa machine céleste en ordre, et que nous retrouverons la marche du temps conforme aux almanachs.

* * *

M. Viollette a fini par régler la question des jours sans viande. Il a choisi le lundi et le mardi. Comme les catholiques font maigre le vendredi, cela fera trois jours sans viande, au lieu de deux, pour ceux qui suivent leur religion. C'est sans doute une petite malice de libre-penseur. Peu importe! Les catholiques sont bons patriotes et, en tout, ils donneront l'exemple. Ils n'en sont pas à une privation près pour servir leur pays. Du reste, M. Viollette ayant concédé, pour les jours sans viande, la vente des abats, nous pouvons manger du foie de veau, des pieds de mouton, des tripes et de la tête de cochon. Il y a encore, comme

on le voit, de la ressource pour les goinfres. En réalité nous mangeons beaucoup trop. Nous arrivons à habituer notre estomac au travail le plus contraire à notre constitution. Nous ne sommes pas faits pour nous emplir de viandes, sans risquer la maladie de foie. Il ne s'agit pas de s'engouffrer de la nourriture dans le corps, comme on bourre du charbon dans un fourneau. L'important est de brûler ce qu'on a absorbé. Sinon, il reste des scories, des déchets, qui, non assimilés, encrassent la machine et la rendent inapte à fonctionner. De là, le plus grand nombre des indispositions puis des maladies. Je ne crois pas qu'on meure de peu manger. Mais je suis sûr qu'on meurt de se gaver. L'expérience que nous faisons, en ce moment, est donc extrêmement intéressante. Si nous sommes assez raisonnables pour suivre, au jour le jour, l'effet du régime mi-végétarien, qui nous est imposé sur notre santé, sur notre vigueur physique, et sur notre facilité intellectuelle, nous pourrons constater que ce que nous avons pu prendre pour une privation, n'est qu'une régularisation indispensable. Et, une fois la période de nécessité passée, nous ferons bien de persister dans la même contention. Notre

bourse y gagnera, et notre hygiène aussi.

Quant aux criailleries des bouchers, des restaurateurs et de tous ceux qui font leur fortune à la faveur de cette dure guerre, il n'y a qu'à n'en tenir aucun compte. J'ai entendu dire énormément de mal de M. Viollette. La vérité c'est qu'il n'a été ni pire, ni meilleur que ceux qui l'ont précédé.

***

Voilà le général Pétain nommé major-général du ministère de la guerre. Quelle perte pour l'armée ! Comment le Hoche de 1914 a-t-il pu se résigner à quitter le front ? Les faucons ne sont pas faits pour vivre en cage. Il leur faut le vaste ciel, pour leurs cercles de chasse, leurs investigations de la plaine, et leur chute brusque sur la victime marquée pour leurs serres. Un Pétain, pendant que le canon tonne, enfermé dans un bureau, au lieu d'être à la tête d'une masse de manœuvre, prêt à profiter de la moindre occasion !... Enfin ! où qu'il soit, il rendra des services. Mais ce ne seront pas ceux pour lesquels il était visiblement prédestiné. Pétain, comme Foch, comme Castelnau, est de ces hommes en qui rayonne la victoire.

*
* *

L'histoire des temps présents est comme un immense kaléidoscope. A peine un événement s'est-il produit qu'une circonstance nouvelle modifie la situation et change tout le dessin des faits acquis. La nomination du général Pétain au grade de major-général avait eu juste le temps d'être enregistrée et déplorée que son élévation au rang de généralissime venait rassurer ceux qui regrettaient qu'une telle force active fût perdue pour le commandement direct. Voilà donc Pétain à la tête de toutes nos forces et maître de les diriger comme le lui inspirera son admirable esprit d'offensive. Nivelle, rendu responsable des fautes tactiques commises, de la rigueur de la saison et de l'inactivité des Russes, redevient commandant d'un groupe d'armées. Ce remarquable soldat n'est nullement atteint par cette modification dans le commandement. Il demeure un de nos meilleurs chefs de guerre. Il n'a pas eu de chance, voilà tout. Et, à la guerre, la chance est un facteur de premier ordre.

Le général Foch devient major-général. Il doit, dans ce poste, réussir complètement. Il a

l'autorité, la science, le coup d'œil. Il rendra les plus éclatants services. Je crois qu'il ne faudra pas que l'administration lui mette des bâtons dans les roues. Il ne paraît pas être de ceux qui se laissent brimer par les bureaux. Nous ne saurions trop l'encourager à briser tout ce qui lui résistera, et surtout à simplifier les services. Nous mourons de minutie et de complication. Il faut dix avis pour l'achat d'une boîte de plumes, et un rapport de commission pour le paiement d'un fiacre pris pour une course de garçon de bureau. Et pendant ce temps-là le gâchis, le gaspillage, le désordre vident les caisses du Trésor. Si un Foch administratif se superposait au Foch stratégique et tactique, que nous connaissons, ce serait admirable. Et ce n'est pas impossible d'un tel homme.

*
* *

La Russie pourrie tombe en décomposition. Elle est en ce moment, la proie des anarchistes, des déserteurs et va connaître les pires excès. On nous dit : les Russes sont des illuminés, assoiffés d'idéal. Je réponds : ce sont des idiots et des lâches. Idiots, parce qu'ils se laissent

berner par les Allemands qui conduisent visiblement la danse révolutionnaire au moyen de leurs agents salariés. Lâches, parce qu'au lieu de se battre, ils ont quitté leurs régiments pour s'en aller piller les grands propriétaires et se partager leurs terres. L'idéal de ces gaillards-là, c'est de cesser la guerre pour jouir du fruit de leurs rapines révolutionnaires. Mais si, après nous avoir entraînés dans la formidable aventure où nous avons fait, nous, héroïquement notre devoir, ils nous trahissent ignominieusement et signent la paix avec les Allemands, il n'y a plus qu'à leur lâcher les Japonais dans le dos. Quelle douleur pour la partie saine et éclairée du peuple russe que cette sale orgie anarchiste sous le canon de l'ennemi, quelle humiliation pour un Rousky, un Gourko et un Broussilof d'être obligés de quitter leur commandement, pour ne pas être livrés à l'ennemi, par leurs propres soldats. Ces braves gens ne méritaient pas un tel affront. Ils ont donné leur démission à la suite de la retraite de Goutchkoff, le ministre de la guerre et de la marine. Ils ont vu que tout allait se détraquer dans la machine gouvernementale et ils n'ont pas voulu qu'on les trouvât parmi les fossoyeurs de l'Empire. Leur résolution paraît avoir fortement impres-

sionné l'opinion, car comme partout, la masse populaire est bonne, raisonnable, et suit le le mouvement, poussée en avant par une poignée d'énergumènes. Il suffirait de coffrer les brail-lards du palais de Tauride, par une de ces opé-rations de police un peu rudes, qui sont si nécessaires à certains moments historiques, pour arrêter la Russie sur la pente où elle roule vers l'abîme, au fond duquel elle trou-vera une formidable réaction. Car, ne nous y trompons pas, un peuple ne peut pas périr.

La Russie, après avoir traversé une phase re-doutable, pleine de turpitudes, de folies et de crimes, reviendra à la raison, se libérera de ses oppresseurs révolutionnaires, se jettera dans les bras d'un sauveur. Et ce sera, de nouveau, le tsarisme. Ah! la démocratie française avait fait un beau rêve : la Russie, profitant de toutes nos épreuves, subies depuis cent vingt ans, éco-nomisait nos révolutions, nos émeutes, nos massacres, nos incendies, nos déprédations, outes nos coûteuses expériences et, de plain-pied, entrait dans la République, saine, droite et équitable. Quel a été le premier geste de la Révolution russe? Elle a ouvert les prisons et lâché les forçats. A partir de cet instant, il était parfaitement sûr que les brigands auraient le

pas sur les honnêtes gens et que les agents de l'étranger allaient empoisonner dans son germe l'œuvre de libération qui commençait. Et alors Rodzianko n'a plus été écouté, Milioukoff a été conspué et mis à l'index. Kornilof, traité par des déserteurs, comme un simple caporal, a donné sa démission. Et le comité central du palais de Tauride est devenu le maître absolu, quoiqu'il y eût un gouvernement provisoire, une Douma, des Zemstvos, qui étaient mieux qualifiés que lui pour représenter l'autorité qui demeure nécessaire, même en temps de révolution. En un instant, le gâchis s'est développé et, en ce moment, nous en sommes à nous demander si demain la Russie n'aura pas traité avec l'Allemagne et abandonné l'Alliance.

Alors honte à elle, qui nous aura forcés à vaincre sans elle. Car nous vaincrons, malgré tout. La victoire sera peut-être plus dure, plus longue à remporter, mais combien plus éclatante, si, nous pouvons le dire, malgré la trahison, malgré les coups du sort, malgré l'infamie allemande, grâce à notre courage et à notre persévérance, nous avons triomphé !

*
* *

Les Italiens pour nous donner un peu d'aide dans la conjoncture où nous sommes, avec soixante divisions ramenées de Russie sur les bras, ont attaqué sur l'Isonzo et infligé une grave défaite aux Autrichiens. Cadorna vient de prendre à l'ennemi quatre mille prisonniers, de l'artillerie et de grandes quantités d'armes et de munitions. Ils n'ont qu'à poursuivre ce qu'ils ont si bien commencé.

*
* *

La situation a l'air de s'éclaircir, en Russie, et les violents avertissements qui de tous côtés étaient arrivés à Pétrograd avaient commencé de dégriser les divers comités anarchistes, à qui l'ivresse révolutionnaire était un peu trop brusquement montée au cerveau. Les Anglais, les Américains et nous-mêmes, nous avions fait entendre les paroles nécessaires. On a compris à Pétrograd que, à prolonger le désordre, il y allait de la liberté et que la Révolution russe pourrait mourir d'une de ces maladies qui

guettent les nouveau-nés, quand ils n'ont pas une bonne nourrice. Or la démagogie était la mauvaise nourrice par définition. Elle empoisonnait son nourrisson. On est en train de le lui retirer des mains et de la prier de se tenir tranquille. L'enfant va peut-être pouvoir vivre. Mais combien de temps lui faudra-t-il pour se remettre de la crise qu'il vient de subir. Toutes ses forces sont annihilées. Il faudrait courir, et à peine sera-t-il en état de mettre un pied devant l'autre. Mais enfin peut-être ne s'abandonnera-t-il pas dans les bras de nos ennemis, et ce sera déjà quelque chose. L'avenir nous dira sur quoi nous pouvons compter. Espérons que ce sera un avenir prochain, car nous n'avons plus le temps d'attendre, et nous avons hâte d'en finir.



A force de dire qu'il faut se restreindre, sans réglementer les restrictions, le gouvernement est comme le berger de la fable qui, pour se distraire, criait constamment : au loup ! Le jour où le loup vint réellement attaquer son troupeau, et quand il cria pour de bon : au loup ! personne ne prit son appel au sérieux, et on le laissa

dévorer avec un sourire. Eh bien! à force de parler légèrement des restrictions, nous sommes arrivés à l'heure où elles devront toutes être pratiquées et sévèrement. Mais on n'y croit pas. Or, il faut y croire. Le ministre du ravitaillement a fait venir dernièrement les directeurs des journaux de Paris et leur a demandé d'attirer l'attention de leur lecteur sur la nécessité de faire des économies, de se serrer le ventre, et de vivre comme si l'on manquait de tout. Les directeurs de journaux, à l'exception de l'*Intransigeant* et de quelques autres, ont sonné la cloche d'alarme. Il n'en a été rien de plus, rien de moins. Chacun a continué sa petite vie comme si nous n'étions pas en guerre, et sans se douter que nous sommes à court de farine et que le pain pourrait fort bien manquer. Tout ceci vient de la crainte extraordinaire qu'éprouve le gouvernement de contrarier l'opinion publique. Il la ménage à l'extrême et va jusqu'à la tromper, pour ne pas lui déplaire. Mais les conséquences d'une telle politique sont désastreuses, parce que, le jour de l'aveu, on s'expose, non plus à un mouvement de mauvaise humeur, mais à une sérieuse tempête.

Nous voilà donc, en somme, sur le bord du précipice. Nous n'y tomberons pas, j'en suis

convaincu. Les choses s'arrangeront, et nous aurons du blé. Mais aurons-nous du charbon? Cela est singulièrement plus problématique. A l'heure actuelle, il y a des voitures de livraison qui sillonnent les rues de Paris, déversant dans les caves des tonnes de combustible. Et vous pouvez aller dans n'importe quel chantier de charbonnier, vous le trouverez aussi vide que si on l'avait confié aux Allemands. Où est donc le charbon, d'où vient-il? Il y en a, puisqu'on en livre. Qui donc le livre? Et à quel prix? Il circule, sur ces livraisons de charbon, des histoires fantastiques. Il paraît que les charbonniers dont les chantiers sont vides, ont des dépôts clandestins, d'où ils font sortir le combustible vendu, par des intermédiaires, aux habitants de Paris, terrifiés par la crainte de ne pouvoir ni se nourrir, ni se chauffer. Et ces intermédiaires, gens que les charbonniers peuvent désavouer, vendent le précieux combustible à des prix inacceptables. On parle de 480 francs la tonne. Quatre fois le prix du charbon majoré et taxé.

Et c'est justement parce qu'il est taxé qu'il a disparu. Si nous étions gouvernés par des gens pratiques, toute taxe serait abandonnée; on laisserait le commerce libre. On ferait seulement

une loi contre les accapareurs, avec six bons mois de prison, et une énorme amende pour celui des charbonniers qui se ferait pincer. Vous pensez si la recherche des accapareurs serait active. Il deviendrait impossible de vendre du charbon clandestinement. Et à partir du jour où la vente redeviendrait publique et franche, elle se ferait à des prix acceptables. Je ne dis pas qu'on aurait le charbon au prix de l'achat à la mine, soit 45 francs les mille kilos, mais dans des conditions telles que chacun pourrait se procurer la provision nécessaire à son chauffage, sans se ruiner. Ce serait une cause de grand désespoir pour les marchands de combustibles : bois et charbons, qui font des fortunes scandaleuses. Mais ce qui ferait le désespoir de ceux-ci, ferait le bonheur de ceux-là. Et franchement, il y a assez longtemps que, dans Paris, le bougnat est Roi.

*
* *

Je suis allé, hier, à l'assemblée générale de la Société des Auteurs. C'est la troisième à laquelle nous assistons depuis la guerre. Les théâtres, malgré les entraves qui ont été mises

à leur exploitation, ont encore rapporté tout de même beaucoup d'argent. Notre bilan se balançait par quatre millions et quelques centaines de mille francs. Aussitôt le bruit s'est répandu que l'Assistance publique qui prélève déjà, sans aucun droit, hâtons-nous de le dire, un impôt de 11 p. 100, sur les recettes brutes de toutes les entreprises de théâtre, cinéma ou autres, allait réclamer que son pourcentage s'élevât à 30 p. 100. Je demande, moi, que les appointements de M. le Directeur de l'Assistance publique, qui sont de 60.000 francs, comme ceux d'un ministre, soient réduits à 20.000 francs. Ce serait déjà une fort belle prébende, pour un homme politique hors cadre, à qui on a donné cette grasse retraite. Les gens de théâtre gagnent plus difficilement leur argent, que M. le Directeur le sien. Et ce parasite énorme, qui vit sur la fortune des pauvres, et sur le travail des artistes, serait bien mal venu à réclamer. Il est scandaleux que l'administration de l'Assistance publique dévore, par ses innombrables fonctionnaires, la plus grosse partie du budget des miséreux, quand on pourrait trouver des hommes retraités, et de loisir, qui ne demanderaient pas mieux, pour de faibles appointements, et pour rien, peut-être,

de faire la besogne dont une armée d'employés, fils ou neveux de gens influents, s'acquitte avec mollesse.

Les droits d'auteur d'un homme comme Augier, Dumas ou Sardou pour ne parler que des morts, sont de dix ou de douze pour cent, au maximum. Et sans eux, point d'œuvre, point de recette, point de budget d'Assistance publique, point d'appointement pour cet excellent directeur. Et lorsque l'auteur, qui a du génie, du talent, ou de la facilité, mais qui est le metteur en œuvre du bénéfice réalisé, ne touche que cette faible somme, le Gargantua de l'Assistance publique aurait la prétention de toucher trois fois autant? Qu'on ne se hasarde pas à donner suite à cette idée folle. La poule pond des œufs d'or, mais si on la tue, elle ne pondra plus rien du tout. Et c'est ce qui arrivera. Car les directeurs fermeront leurs théâtres et cette fois se refuseront à les rouvrir, tant qu'on ne les aura pas débarrassés de cet impôt somptuaire inique, qui grève l'art théâtral. Car, enfin, pourquoi les théâtres payent-ils un impôt spécial à l'Assistance publique? Parce que ce sont des lieux de plaisir? Alors tous les lieux de plaisir, depuis les pâtisseries où l'on va luncher, jusqu'aux cafés où l'on va

boire, en passant par énormément d'établissements depuis les plus sérieux jusqu'aux plus folâtres et qui sont des lieux où le public se rassemble, et qui ne sont pas plus utiles à ménager que les théâtres !...

***

Il ne fautjamais s'embarquer dans une affaire qu'avec des gens sérieux. Parlez-moi des Anglais. A la bonne heure. Voilà des gens sur lesquels on peut compter. Qnand ils ont donné leur parole, c'est aussi bon que leur signature. Et s'ils sont engagés dans une entreprise, ils en supportent les conséquences, sans broncher jusqu'à l'extrême limite. J'en dirai autant des Américains. Mais les Russes? Nous nous étions fait de grandes illusions sur ce que nous pouvions en attendre. Rappelez-vous le « rouleau compresseur » qui devait passer sur l'Allemagne et l'aplatir. Pauvre rouleau, qui n'a rien comprimé du tout, et qui est lui-même arrêté par la Révolution, qui le comprime, l'opprime et le supprime.

Pourtant, ne renonçons pas à tout espoir. L'horizon, si noir, du côté de l'Est, tend à s'éclaircir. Le Soviet des ouvriers et des soldats

ému, effrayé même je suppose, par la démission de tous les grands chefs de l'armée, a commencé de donner des signes d'apaisement. Il paraît comprendre ce que tout le monde lui crie : qu'il mène la Russie à sa perte. Un accord va se faire avec le gouvernement provisoire, et les anarchistes de ce Soviet agiront avec la raison et la prudence qu'exige la situation. On parle déjà de l'entrée de cinq ou six délégués du comité dans un ministère de coalition. Coalition pour la réparation du désordre. Alors tout peut se redresser. Et, d'instants en instants, les nouvelles arrivent meilleurcs.

MM. Kerensky et Tchereschenko entreraient dans la combinaison ministérielle, et suffiraient à donner des garanties de bon fonctionnement à la machine gouvernementale. Le premier est un socialiste ardent, mais très honnête. Le second est un homme habitué aux grandes affaires et très riche, ce qui ne gâte rien, même pour un socialiste. L'un deviendrait ministre de la guerre, l'autre ministre des affaires étrangères. Ce sont les deux postes importants, car dans l'un il s'agit de réorganiser l'armée ; dans l'autre il faut se tenir en contact sympathique avec l'Entente. M. Kerensky paraît décidé à rétablir la discipline. Il

a déclaré la Patrie en danger, et donné huit jours aux soldats qui ont quitté leurs drapeaux, pour retourner à leurs régiments. Passé ce temps, ils seront considérés comme déserteurs et punis avec la dernière rigueur. Eh bien! voilà qui est des mieux et nous n'en demanderons pas plus. Avec cela, Broussilof et Gourko ont repris leur démission, qu'ils avaient donnée pour se retirer d'une bagarre qui menaçait de devenir déplorable. Si donc, les usines fournissent du matériel et des munitions, les Russes vont, peut-être, se trouver en mesure de recommencer la guerre. Mais quand? A l'heure actuelle, pour ne pas avoir de mécompte, il faut compter, dans la bataille mondiale, les Russes pour zéro. S'ils fournissent un appoint plus sérieux, ce sera tout bénéfice.

*
* *

Depuis que les gâteaux sont interdits, jamais à la devanture des pâtissiers on n'a vu autant de tartes, d'éclairs, de choux et de babas. C'est une merveilleuse et nouvelle multiplication des pains. On dirait que nous sommes à Cana.

*
* *

L'habile précaution de M. Viollette pour ménager notre cheptel n'a pas manqué son effet. Les deux jours sans viande, prescrits par raison d'État, ont amené une recrudescence d'achat telle chez les bouchers que, dimanche à neuf heures, il n'y avait plus une côtelette, ni un bifteck, ni un gigot à vendre. Tout avait été raflé, en prévision. Il y avait quelques rares filets de bœufs, très chers. Et les bouchers stupéfaits restaient dans leurs boutiques vides, en face des clients retardataires atterrés. On a vendu en deux heures, le dimanche matin, deux fois plus de viande qu'à l'ordinaire, pendant les matinées du lundi et du mardi. Avec les Parisiens, si déraisonnables, si impulsifs, si personnels, si accapareurs, il n'y a rien à faire. Il faut le règlement de force, avec la carte de viande, sinon on n'obtiendra rien. En Angleterre, il a suffi de s'adresser à la sagesse de la population pour obtenir immédiatement un rationnement volontaire et appréciable. Voilà la différence des deux peuples. L'un habitué à être dirigé, régenté, se conduit comme un enfant, l'autre accoutumé à la pratique de la

liberté et de l'indépendance, se modère lui-même et se comporte en homme.

*
* *

Nous commençons à savoir ce qui s'est passé à Pétrograd, pendant cette fameuse révolution opérée sans violence, du consentement de tout un peuple. Il a coulé des flots de sang. Les soldats ont tué leurs officiers, et..., n'en disons pas plus, cela suffit. Une révolution est toujours un bouleversement qui fait monter l'écume d'un pays à la surface. Or, comme les Russes, pour calquer leur révolution sur la nôtre, ont, à l'instar de la prise de la Bastille, ouvert les portes de toutes les prisons, une foule de condamnés de droit commun en ont profité pour se mêler aux révolutionnaires et commettre les pires excès. Aujourd'hui, le niveau tend à se rétablir. Les coquins sont refoulés et les gens sérieux reprennent la tête, mais pendant quelques semaines, il y a eu du tirage. Néanmoins, dans leurs discours, les chefs de partis sont obligés à des précautions extraordinaires pour ne pas froisser la susceptibilité des insurgés qui sont à la tête du gouvernement. C'est ainsi que Tchereschenko, et Kerensky ne

peuvent pas prononcer un discours, accorder une interview, prononcer une phrase quelconque sans que l'adjectif *révolutionnaire* y figure. Révolutionnaire est devenu le fond de la langue russe, comme *goddam*, selon Figaro, était le fond de la langue anglaise. Révolutionnaire s'accommode à toute sauce, c'est la pierre de touche du civisme, le *Sésame, ouvre-toi* de la caverne. On dit d'un homme qu'il a des intentions patriotiques *révolutionnaires*, d'une affaire qu'elle est une question d'honneur *révolutionnaire*, et de la confiance qu'elle est *révolutionnaire*. Ah! que le mot *révolutionnaire* a donc de séduction en Russie, à l'heure présente et quel abondant emploi, on en fait. Il est à craindre qu'après un tel excès, on ne veuille plus s'en servir. Et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Car c'est un mot qui sonne mal à nos oreilles. Nous savons trop quel en est le prix.

*
* *

L'offensive générale avait été bien réglée et aurait produit certainement un effet très important, si les Russes n'avaient pas détruit le

plan d'ensemble, en renonçant à toute combativité. Ces malheureux viennent, sans paraître même s'en rendre compte, de commettre un crime contre la civilisation, en abandonnant la partie au moment où il fallait faire les plus grands, les derniers efforts. Ils ont laissé les Allemands reporter sur le front occidental toutes les forces qui menaçaient la Russie. Une fois de plus l'intermittence des offensives a permis aux Allemands de faire tête au danger. S'ils avaient été attaqués partout, en même temps, ils étaient perdus. Leur ligne craquait soit sur le front oriental, soit sur le front occidental. La défection des Russes sauve Hindenburg. Je ne sais pas si c'est un grand stratège. Mais c'est à coup sûr un fameux veinard ! Les Italiens, remplissant leur rôle avec toute la vigueur désirable, viennent de remporter sur l'Isonzo une victoire importante. Ils ont fait onze mille prisonniers, ramassé un matériel considérable, et brisé la première ligne autrichienne dans des actions puissantes et glorieuses. Les Autrichiens ont été obligés de ramener des troupes de Galicie, et cependant ils ont été copieusement battus. Et pendant ce temps-là, les Russes continuent à discourir sur les buts de la guerre qu'ils ne font plus, et attestent qu'ils

ne feront ni annexions ni ne toucheront d'indemnités. Rassurez-vous, braves gens, on ne vous comblera pas malgré vous, mais pour le moment, il ne s'agit que d'éviter qu'on vous dépouille. Voulez-vous perdre la Pologne, la Volhynie, la Finlande, la Bessarabie et le reste? Voulez-vous être obligés de payer cent milliards à l'Allemagne? Vous n'avez qu'à continuer ce que vous faites : à vous promener en armes loin du front, à fumer des pipes dans des congrès divers, à réclamer la mise en jugement du Tzar, à déposséder ceux qui possèdent et à vous partager leurs dépouilles. Avec ces pratiques, un peuple n'est pas long à tomber en décomposition. Puisque vous avez la prétention de modeler votre Révolution sur la nôtre, il faudrait ne pas l'imiter que par ses mauvais côtés. En même temps que persécutrice et sanguinaire, elle fut généreuse et héroïque. Elle dressait l'échafaud sur la place de la Concorde, mais elle envoyait douze armées à la frontière, et gagnait les batailles de Valmy, Wattignies, Fleurus, avec des volontaires qui savaient combattre pour la liberté. Elle ne se bornait pas à proclamer les Droits de l'homme, elle les appliquait, et donnait l'exemple du plus mâle civisme, allié à la plus pure vertu. Imitez

cette révolution-là, pauvres Russes tombés dans une sorte de léthargie et qui risquez de vous réveiller esclaves non plus du tsarisme, mais du kaiserisme Vous saurez alors ce que c'est que l'esclavage, pauvres Russes, qui traitez le doux et simple Nicolas II de tyran. Quand vous serez sous la trique de Guillaume, vous m'en direz des nouvelles. Et c'est là ce qui vous attend, si vous restez sourds aux appels d'Alexeief, et si vous continuez à ignorer ce que c'est que de mourir pour la liberté et la grandeur de la Patrie.

* * *

Eh bien! Parisiens, mes frères, vous n'avez pas voulu vous rationner. Vous n'avez pas voulu consentir aux deux jours sans viande. Vous avez donné le désolant spectacle d'une population qui perd la tête parce qu'on lui demande de renoncer à se gaver pendant deux jours, et qui préfère sa côtelette quotidienne, à la certitude de triompher de l'ennemi. Voilà qui est bien. Et que sont devenus les Parisiens du mois de septembre 1914? Eh! ne serait-ce pas que justement ce ne sont pas les Parisiens

de 1914, mais ceux qui se sauvèrent à Bordeaux, au moment de l'arrivée des Allemands sous Paris, qui viennent de déshonorer la ville, cette fois, par leur goinfrerie, comme ils l'avaient écœurée jadis par leur fuite éperdue. Ce sont les jouisseurs de Paris, les mercantis, les entrepreneurs de ravitaillement, les trafiquants de toutes denrées, depuis les obus jusqu'aux haricots, en passant par le charbon, les nouveaux riches, enfin, qui n'ont voulu point rabattre de leur bien-être, habitués qu'ils sont à ne se priver de rien et à profiter de tout.

Qui donc nous débarrassera de cette clique de scélérats, intéressés à faire durer la guerre, parce qu'ils s'y enrichissent, en ramassant des fortunes, dans la boue des tranchées, le sang des champs de bataille, et les décombres fumants des villes incendiées. Soyez sûrs que la vraie population parisienne, celle qui travaille, celle qui souffre, n'est pas devenue si sensible qu'elle se croie perdue parce qu'il lui faudra se priver de viandes, pendant deux jours. C'est la clientèle du Chapon fin, revenue de Bordeaux, les filles, les tripoteurs, les pêcheurs en eau trouble, la lie de Paris, en un mot, qui a donné ce dégoûtant spectacle, et contre qui on est obligé de prendre ces humiliantes précautions.

*
* *

La vie chère, la ladrerie des commerçants, qui avaient diminué le salaire de leurs employés, au début des hostilités, l'irritation d'entendre sans cesse parler des bénéfices de guerre, l'effervescence des premières chaleurs ont amené des grèves à Paris. Cela a commencé par les gentilles et souriantes manifestations des midinettes dans la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra, puis est venue la grève des fourreuses déjà moins aimable, puis celle des employées de banque, plus rude encore, et enfin il a commencé d'apparaître quelques figures de grévistes professionnels qui prenaient la tête des mouvements avec des airs de forcer les boutiques et de commander le pillage.

Si le gouvernement n'intervient pas, tout de suite, avec la plus grande vigueur et se laisse tâter par ces gaillards-là, il va être obligé plus tard de réagir beaucoup plus durement. C'est le personnel des émeutes du début de la guerre, quand on forçait les boutiques Maggi. Il y a là une racaille d'étrangers, à la solde des Allemands, qui font le jeu de l'ennemi. Nos conci-

toyens seraient fous de se laisser entraîner par ces chenapans qui n'ont qu'un désir : causer du désordre qui profite aux Allemands et jette le trouble dans nos affaires. Quand le gouvernement se déclare prêt à réprimer la moindre tentative contre l'ordre public, que les Français restent chez eux, et laissent dans la rue les seuls agents provocateurs qui travaillent pour l'étranger. La police ramassera, d'un seul coup de filet, tous ces scélérats et en purgera la ville. Il est rentré, depuis trois ans, toute une séquelle de faux neutres, qui sont de vrais Teutons, et qui s'efforcent, à l'arrière, de désorganiser la défense. Quelle joie, pour eux, de provoquer à Paris des bagarres qui permettraient aux journaux d'Allemagne de mettre en première page ces manchettes réconfortantes : *Émeutes à Paris. On pille les boutiques. Les Français sont las de la guerre. La victoire de l'Allemagne.* Est-ce cela que veulent et que cherchent les manifestants qui sont passés hier sur le boulevard des Italiens, avec des figures sinistres, guidant des bandes de petites employées, inconscientes de la louche besogne qu'on leur faisait faire ? Cela n'est pas douteux. Donc que nos compatriotes prennent garde de ne pas donner dans le piège. Ils obtiendront tout par

la conciliation. Qu'ils se gardent des violences inutiles.

*
* *

Il y a, dans une pièce, qui était jouée naguère au *Palais-Royal*, et qui s'intitulait le *Train de plaisir*, un chef de gare qui, aux doléances des voyageurs, répondait invariablement et péremptoirement : Est-ce que je voyage, moi? L'État paraît être dans le même état d'esprit que ce chef de gare casanier, il ne veut pas qu'on voyage, il fait tout ce qu'il peut pour dégoûter des déplacements, tranchons le mot, il s'arrange pour les rendre impossibles. Les trains directs sont supprimés. Le parcours, qui s'opérait d'un point à un autre en cinq heures, dure à présent douze ou treize heures, quand il ne dure pas davantage. Il est visible qu'on ne veut pas qu'il y ait des voyageurs sur les lignes de chemin de fer. Rien que des marchandises et des poilus. En somme, le voyageur est gênant. C'est un colis qui raisonne. Il coûte plus cher qu'il ne rapporte. Supprimons le voyageur. La villégiature ne sera pas une entreprise aisée, cette saison. Les stations maritimes de Caen à Dunkerque sont encombrées de blessés et de

malades. Pour aller aux plages bretonnes, il faudra mettre vingt heures, et passer la nuit en chemin de fer. Les enfants, après ce dur hiver, ont bien besoin de changer d'air et de se vivifier dans la vigueur âpre des vents du large. Il faudra donc se contenter de la campagne des environs de Paris. Et comment s'y pourra-t-on nourrir? Déjà, en temps ordinaire, la vie est plus chère dans la banlieue que dans la capitale. Les bouchers s'approvisionnent aux abattoirs de la Villette et par conséquent font payer leur déplacement. Il est vrai qu'à la campagne il y a la ressource d'une basse-cour, d'un élevage de lapins, pour les gens modestes. Pour les grands propriétaires, il y a la chasse et le gibier. Ne faisons pas fi de cet élément d'alimentation, qui a été si maladroitement négligé, depuis trois ans, que, pour des préjugés absurdes, il n'est entré pas un perdreau à Paris, et que les braconniers seuls ont eu le droit de se nourrir avec ces excellents oiseaux. Je pense que, cette année, le ministre de l'agriculture ne va pas faire le renchéri, et interdire la vente des perdreaux aux Halles. Il faut ouvrir la chasse, dès la fin d'août, afin d'alimenter les marchands de gibier. Et si le gouvernement avait été bien inspiré, il aurait demandé aux propriétaires des

grandes chasses des environs de Paris de faire un important élevage de faisans, qui arrivant au mois d'octobre sur le marché, aurait apporté un élément d'alimentation très sain et très abondant, qui aurait grandement servi à faire baisser le prix de la volaille. Avant la guerre, un magnifique faisan ne coûtait pas plus cher qu'un médiocre poulet. Et tous les lundis, aux Halles, il arrivait de ces excellents oiseaux, par milliers, à la suite des battues du dimanche. Sans compter, actuellement, sur de pareilles livraisons, il y aurait dans le produit de la chasse, un sérieux appoint pour la nourriture des Parisiens. Et nous n'en sommes plus à faire des manières pour nous procurer des provisions de bouche.

*
* *

La France n'est pas appauvrie. Le fameux bas de laine est encore plein d'argent. Aucune dépense somptuaire n'a diminué. Il y a autant d'automobiles qui circulent dans les rues, il y a autant de toilettes commandées chez les couturières, on achète des bijoux comme avant la guerre, et ce ne sont pas ces fameux nouveaux

riches qui font toutes ces dépenses. Tout ce qui se vend, s'achète, en ce moment, et même on voudrait pouvoir acheter ce qui ne se vend pas, ce qu'on ne peut se procurer à prix d'argent. Il est certain qu'après la guerre, lorsque le libre mouvement des affaires reprendra, une poussée extraordinaire va se produire dans toutes les branches de l'industrie et du commerce. Un déplacement des fortunes est à appréhender. Tous ceux qui travaillent sont sûrs de se tirer d'affaire et d'être à la hauteur des exigences financières que la situation va imposer à notre pays. Mais les rentiers, mais ceux qui vivent sur des appointements fixes qu'il sera difficile d'augmenter, comment vont-ils faire? C'est avec un véritable sentiment d'anxiété que je songe à l'embarras dans lequel vont se trouver tant de gens intéressants, qui ne pourront pas mettre leurs ressources à la hauteur des nécessités nouvelles de la vie courante. Majoration de toutes les dépenses. Stagnation, et peut-être même diminution de tous les revenus. Voilà ce qui est inquiétant pour l'avenir. C'est l'inconnue d'un formidable problème posé par les folles dépenses de cette guerre, sans pareille dans l'histoire du monde. Pense-t-on à la carte des impôts à payer, même

si l'Allemagne est tenue, vis-à-vis de notre pays, à de sérieux dédommagements. Nous avions, avant le mois d'août 1914, un budget de six milliards. Il va se présenter à nous, plus que doublé. Et déjà les socialistes commencent à crier que ce n'est pas avec des impôts indirects que l'on pourra combler le déficit. Autrement dit, il faudrait ne prélever aucun impôt de consommation et faire tout payer à la propriété immobilière et mobilière. Il n'y a là qu'une difficulté, c'est que c'est impossible. Il faudra donc que chacun y mette du sien, et que choses et gens portent leur charge de l'impôt. Autant avouer que la vie chère n'est pas près de finir. Heureusement, comme je l'ai dit en commençant, la fortune de la France n'est pas diminuée. Le travail viendra à l'aide de tous nos concitoyens. Nous prendrons l'habitude de payer plus cher ce que nous avions autrefois à bas prix. Et nous exigerons des salaires plus élevés. Tout se tassera. Et peu à peu, les difficultés, les peines du début s'aplaniront.

Dans la refonte forcée de nos cadres sociaux, des améliorations se produiront, qui rendront les rapports plus faciles entre employeurs et employés. Si nous arrivons à comprendre le néant de la lutte de classes, et la nécessité de

la collaboration du capital et du travail, nous n'aurons pas à regretter le cyclone formidable qui aura bouleversé notre société française. Si nous arrivons à comprendre que notre socialisme pour être fécond doit se faire national, nous aurons fait un pas immense dans la voie du progrès. J'espère qu'après la faillite, je pourrais dire la lamentable banqueroute de l'Internationale, au regard de cette guerre, il ne pourra plus être question de cette tragique mystification. L'Internationale faite pour paralyser la guerre n'a servi qu'à essayer de paralyser la France. L'internationale n'a jamais été qu'un piège allemand. Quand on a été pris à un piège, et qu'on le connaît, le moins qu'on puisse faire, c'est de s'en écarter. Il faudra surveiller de très près les menées des Kienthaliens et des marxistes, qui recommenceraient à nous livrer pieds et poings liés à l'Allemagne.

*
* *

Ils n'ont pas tardé à le faire. Ces gens sont fous! Et c'est le moins que je puisse dire d'eux. Il n'y a pas deux mois que les Allemands viennent de détruire toute la Picardie, brûlant les mai-

sons, empoisonnant les puits, sciant les arbres fruitiers, et soulevant dans le monde entier une vague de dégoût qui a poussé l'Amérique à nos côtés pour la défense de la civilisation et de l'humanité. Et aujourd'hui, à l'appel des Russes, nos socialistes unifiés vont courir à Stockholm, fraterniser avec les assassins, les voleurs, les incendiaires de leur pays. Qu'espérer de ces gens-là ? Ils sont toujours les mêmes qui ont fait la Commune sous le canon de l'ennemi, et brûlé Paris pendant que les Prussiens chantaient des hymnes à la victoire et célébraient la fin de Babylone ! Avec des inconscients, il est inutile de raisonner. Il faut sévir, et, pour des crimes qu'il était impossible de prévoir, tant ils sont monstrueux, voter des lois spéciales. Tout Français, entrant en communication avec l'ennemi, pour quelque motif que ce soit, doit être immédiatement arrêté et traduit devant les tribunaux militaires.

Depuis hier que la nouvelle du voyage à Stockholm s'est répandue dans Paris, ce n'est qu'un cri : qu'on les arrête ! Je ne sais pas si les socialistes unifiés se rendent un compte bien exact de l'effet terrible qu'a produit leur résolution. Ils me paraissent avoir, en général, des cerveaux pleins de fumée. Mais si

une lueur de raison peut se faire jour au travers des brumes de leur pensée qu'ils prennent garde. La France, en armes, luttant pour sa liberté et pour l'avenir de sa race, ne leur pardonnerait pas de l'affaiblir, par une démarche conciliante, au moment où il faut qu'elle tende toutes ses forces pour triompher. Ils risquent de se discréditer à jamais. Les malheureux! Qu'ils réfléchissent donc! Ils sont en train d'aller à Coblentz! Ce que leurs pères ont si âprement reproché aux ci-devant, aux émigrés, aux royalistes, ils sont en train de le faire. Oublient-ils le million d'hommes qui est déjà mort pour la cause qu'ils abandonnent? Vont-ils fraterniser avec Sudekum et Scheidemann, ces laquais du Kaiser, et tendre la main au Kronprinz, rouge du sang de Verdun, à Heeringen, noir du bombardement de Reims, et à Hindenburg qui vient de dévaster l'Artois et la Champagne, ne laissant que de la cendre derrière lui. Ils sont sur la route qui mène à la paix allemande, c'est-à-dire à notre défaite, à notre humiliation, à notre ruine, à notre esclavage, quand il nous suffit de continuer à nous battre pour être victorieux, libres et puissants. Ils vont oublier la Serbie, la Roumanie détruites, l'Angleterre prête à tous les

sacrifices, l'Amérique décidée à tous les dévouements, et écouter la balbutiante exhortation de ces malheureux Russes, qui incapables de comprendre ce qui leur arrive, voudraient entraîner les peuples, avertis et conscients, au suicide national.

Il y a un gouvernement en France. C'est, pour lui, l'heure de parler haut et clair. Le peuple, en armes, pour la défense de ses foyers, ne pardonnerait pas une faiblesse qui pourrait rendre inutiles les sacrifices héroïques qu'il a prodigués et qui auront conquis l'admiration du monde entier. Il faut que les socialistes rentrent dans le rang, obéissent, passivement, comme tous les Français et se persuadent bien que, dans la passe où nous sommes, on doit oublier ses droits pour ne se souvenir que de ses devoirs, ou la mort, comme disaient les grands ancêtres de 93.

*
* *

L'argent allemand travaille en ce moment à Paris. C'est une honte pour nous et un grand danger pour notre pays que la corruption ait été possible. Il s'est trouvé des Français pour se vendre à l'Allemagne et qui ont touché de

l'argent taché du sang de nos enfants et de nos frères.

Les grèves à forme d'émeutes qui troublent le pays ne sont pas des produits spontanés. Un meneur a été arrêté hier à la tête d'une bande de grévistes. Il avait trente mille francs sur lui. Naturellement c'était un neutre. A l'heure actuelle les trois quarts des neutres sont des Allemands munis de faux papiers. Du reste on marche littéralement sur les espions. A tous les coins du boulevard on croise des hommes à lunettes d'or qui ont l'accent tudesque et qui se déclarent Danois, Hollandais ou Suisses. Tout cela serait bon à fusiller. Les Allemands ne s'en feraient pas faute, et sans jugement, à la minute même. Mais la France est un vaste verger où poussent en abondance les poires.

*
* *

Le chef du gouvernement a parlé et toutes les équivoques sont dissipées. L'autorisation d'aller à Stockholm ne sera pas accordée aux délégués du parti socialiste. Le mirage qui faisait voir la France conduite par les unifiés, s'est évanoui. Il était temps! Les Russes feront

ce qu'ils voudront, désormais. Pas grand'chose, je le crains. Le ressort de l'énergie paraît avoir été totalement détendu chez ce grand peuple, par la révolution. La liberté leur a monté à la tête, comme une ivresse. Et les voilà, cuvant leur triomphe, qui dorment. La pointe des baïonnettes allemandes va, sans doute, abréger leur sommeil. Quand ils se rendront compte que le militarisme prussien ne se contente pas de leur inaction et veut leur prendre la Finlande, l'Ukraine et le reste, ils commenceront peut-être à comprendre que les rêves de fraternité internationale sont vains, et que pour vivre en sécurité, avec certains voisins, il faut être en mesure de les contenir par la force. Nous savons ce que les rêves imbéciles de fraternité du Soviet des ouvriers et soldats nous ont coûté, aux Anglais, aux Italiens et à nous, en Artois, en Champagne et sur l'Isonzo. Nous nous sommes victorieusement tirés d'affaires, tous, sans eux, mais cela a été dur. Et ce n'est qu'à force d'héroïsme que nous avons compensé la défaillance totale de nos alliés. Les Russes, qui nous donnent de si misérables conseils, ont oublié que ce n'est que pour les défendre que nous nous sommes jetés dans la bagarre.

Ils nous y abandonnent. C'est une façon d'agir

que l'histoire se chargera d'apprécier. Ils peuvent continuer à arranger leurs petites affaires. Nous, nous combattrons, jusqu'au dernier souffle, pour faire triompher la Justice et la Liberté. Libre à eux de renier le grand espoir national caressé par tous les Russes, depuis Pierre le Grand jusqu'à M. Milioukoff et qui consistait à s'emparer des détroits pour avoir libre accès hors de la mer Noire. Ils renoncent à posséder la clef de leur maison. C'est leur affaire. Ils veulent laisser la Pologne aux Allemands et aux Autrichiens, cela les regarde. Nous, nous voulons reprendre l'Alsace et la Lorraine, qui nous ont été arrachées. Et ce n'est pas un conclave de moujiks illettrés et de soldats déserteurs, qui pourra nous en empêcher. Dragomirof, parlant de ses soldats, les appelait ses admirables brutes grises. Les brutes sont toujours grises, mais elles ont cessé d'être admirables.

*
* *

Nous avons vécu, depuis bon nombre d'années, nous autres Français, dans une sorte d'abstraction intellectuelle qui nous a empêchés de nous rendre compte de ce qui se passait

autour de nous. Attachés à travailler à nos besognes d'art, nous nous sommes désintéressés de toutes les manœuvres politiques et sociales que nos voisins entreprenaient et qui étaient toutes dirigées contre nous. On pourrait dire que le coup de tocsin de la guerre nous a réveillés et placés en face d'une réalité que nous ne soupçonnions pas. Quand nous lisons dans les journaux allemands que nos ennemis soutiennent contre nous une guerre défensive et qu'ils luttent pour la protection de leurs foyers menacés, alors qu'ils sont chez nous, pris en flagrant délit d'invasion, nous nous demandons si nous rêvons. La vérité c'est que nous n'avions rien prévu, que nous ne croyions pas à la guerre, et que nous avons été surpris par l'agression de gens qui se préparaient depuis quarante-cinq ans à nous sauter à la gorge.

Et de même que nous n'avions attaché aucune importance au développement de la politique menaçante de nos ennemis, nous n'avions pas porté notre attention sur la création, la direction, le but de l'internationale, qui n'était autre chose qu'un instrument de guerre sociale forgé contre nous, et manié par des mains exclusivement allemandes. Nous le voyons bien, à l'heure présente. L'internationale est un instrument

de domination sociale, comme l'impérialisme est un instrument de domination mondiale. Et internationale et impérialisme réunis, conjugués, constituent intégralement le Pangermanisme. Très habilement Karl Marx avait alléché nos libertaires, avec le programme antimilitaire de l'internationale. Il avait fait croire à la grève générale des travailleurs, au jour d'une déclaration de guerre. Immense duperie, dans laquelle a failli sombrer notre pays. Car si le parti socialiste français ne s'était pas redressé devant la trahison de la fraction internationaliste allemande, nous étions livrés pieds et poings liés aux Allemands. Et c'était le plan préparé sur lequel le Kaiser s'était délibérément engagé. Première faillite de l'internationale, qui fut marquée par l'impuissance à empêcher la guerre. Seconde faillite, constatée aujourd'hui, par l'incapacité d'assurer la paix. Alors que reste-t-il? Rien que la carcasse faussée et rouillée du piège allemand dans lequel nous avons refusé de nous laisser prendre.

Et nous n'avions rien compris, rien prévu et rien préparé. Les Allemands n'avaient pas eu grand mérite à duper des gens qui pensaient à autre chose. Mais aujourd'hui il leur faudra plus de talent pour reprendre leur internationale en

sous-œuvre, et la remettre sur pied, car elle est fort délabrée. Qu'est-ce qu'une internationale qui n'est pas adoptée par toutes les nations? C'est un nationalisme quelconque, chacun travaillant de son côté pour son propre pays, et sans lien avec les autres. L'internationale est une chaîne qui doit lier tous les pays. Si une maille manque, si une solution de continuité dans l'ensemble international se produit, ce n'est plus l'internationale. Et toute la bonne volonté de ceux qui persistent dans l'union ne peut réparer la scission que fait celui qui manque à l'union, et toute la combinaison est anéantie par la faute d'un seul. C'est ce qui arrive en ce moment, avec l'Allemagne, qui fait de l'impérialisme à outrance, et lâche impudemment les autres nations fidèles à leur idéal démocratique. Si nous n'avions pas été si distraits, si confiants, si abusés, depuis quarante-cinq ans, nous nous serions rendu compte d'une situation qui était fort claire pour qui se donnait la peine de l'examiner à froid. L'internationale n'a jamais été et n'est encore qu'un moyen de domination préparé par les Allemands pour servir le Pangermanisme. Le mot d'ordre de l'internationale n'était pas fraternité des peuples, mais domestication des

peuples, et l'Allemagne au-dessus de tout.

Nous venons d'en faire depuis trois ans la dure expérience. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans notre aventure, c'est que si vilainement trahis par les internationalistes allemands, si totalement éclairés par leur unanime ralliement à l'autocratie, nos internationalistes nourrissent encore des illusions, et aux premiers appels de l'internationale allemande, qui n'est qu'un nationalisme féroce et conscient, ils seraient prêts encore à se rallier, troupeau de Panurge, impossible à guérir de sa débilité d'intelligence et de sa faiblesse de cœur. La manœuvre à laquelle se livre le parti socialiste unifié, n'est pas faite pour le relever dans l'estime des bons patriotes. Ils sont dupes et alors, il faut les rappeler à la raison et sans ménagements. Ou bien, ils sont complices... Mais non, cette fois, nous ne voulons pas l'admettre. Ce serait trop déshonorant. Et il n'est pas un seul Français qui soit capable, dans les temps tragiques que nous vivons, d'un tel abandon de soi-même et de la patrie.

*
* *

On n'entend que des lamentations au sujet du manque de charbon. Chacun se plaint de ne pouvoir s'en procurer et dans les rues ce ne sont que voitures de livraisons, arrêtées devant des portes et livrant des sacs de charbon. Il y en a donc pour certains, s'il n'y en a pas pour tout le monde? Et pour en avoir que faut-il donc faire? Est-ce une question d'argent? Suffit-il de payer la surtaxe? Alors la question est tranchée. Ce sont les restrictions, les empêchements, les réquisitions, toutes les machinations administratives de l'État qui sont cause du mal dont nous souffrons, et il n'y a qu'un remède c'est le rétablissement de la liberté du commerce. C'est un fait que toutes les fois que l'État s'occupe d'une question d'alimentation, instantanément il l'embrouille et la rend inextricable. Que l'État, reconnu irrévocablement incapable de faire de l'industrie et du commerce, cesse donc de toucher à tout. Nos affaires n'en iront que mieux, et il y a gros à parier que, dans un temps relativement court, le public ne manquera plus de rien. Il paiera, peut-être, cher, mais il pourra se procurer ce

dont il a besoin. Tandis qu'à l'heure présente, il se heurte à l'enrageante impossibilité de trouver, à n'importe quel prix, les denrées qui lui sont nécessaires. Et il y a du charbon, dans Paris. Les chantiers sont vides, et cependant des voitures nombreuses portent chaque jour le charbon à domicile. Arrangez cela, si vous pouvez, sans faire, dans cette affaire, intervenir une énorme spéculation à laquelle se livrent des intermédiaires, qui amassent, en ce moment, avec une facilité extrême, des fortunes scandaleuses. Croire qu'il y aura du charbon pour les pauvres gens, cet hiver, c'est attendre bénévolement un miracle. Et nous savons que le gounement de la République ne croit pas aux miracles.

*
* *

Une odeur âcre et nauséabonde s'est répandue sur Paris, dès la première heure, ce matin. On eût dit que le four crématoire du Père-La-Chaise fonctionnait en plein air. C'était, à la fois, sinistre et étouffant. Informations prises, il paraît que ce sont les ordures ménagères de Paris que l'on brûle dans la banlieue. Étant

donné le régime de restrictions auquel nous sommes soumis, l'administration municipale devrait bien donner l'exemple en se restreignant sur les mauvaises odeurs. Si, par la chaleur qu'il fait, nous ne pouvons plus ouvrir les fenêtres, dans la crainte d'être asphyxiés, la vie, qui n'est déjà pas facile, va devenir terriblement dure. Sans parler des dangers que fait courir à la population des faubourgs, si dense, et si médiocrement traitée au point de vue hygiénique, la puanteur assurément malsaine qui se répand dans l'air.

*
* *

L'Union sacrée s'est faite au bruit du canon de Craonne. L'impudent Guillaume et son Hindenburg, battus copieusement à Saint-Quentin, et sur le Chemin-des-Dames, par les Anglais et par nos poilus, ont envoyé des dépêches à l'Impératrice claironnant la victoire. Si c'est à la façon de l'écrevisse qui marche en arrière, nous sommes d'accord. Toujours est-il que la défection russe, l'offensive enragée allemande ont obtenu cet heureux résultat de regrouper toutes les forces de l'opinion française, autour

du drapeau, pour la défense énergique et sans trêve de la patrie. Tous les espoirs des Allemands seront donc déçus. Ils avaient escompté notre découragement devant l'abandon russe, et il se trouve que nous repartons dans la guerre inexorable d'un cœur plus ferme que jamais. L'Amérique, calme, puissante, déterminée à aller jusqu'à la ruine du militarisme allemand, va prendre dans le concert des nations civilisées, la place que la Russie a désertée. Si, par hasard, un réveil de patriotisme remettait notre alliée sur pied, et la rendait à la claire notion de ses devoirs, ce serait, pour nous, un surcroît de forces inattendu. Mais jusque-là, nous continuerons à lutter, fidèles à nous-mêmes, champions du droit, de l'honneur et de la liberté.

*
* *

La lutte pour nous autres Français est plus méritoire que, pour d'autres, parce que de tous les Alliés, nous sommes avec les Belges, les Serbes et les Roumains, ceux qui avons le plus souffert. Nous ne pensons assurément pas égaler nos misères à celles des Serbes qui ont tout perdu,

jusqu'au sol même de leur patrie. Mais, pour nous, avoir subi, pendant trois ans, l'occupation de sept de nos plus riches départements, et les atrocités qui en ont été les conséquences, c'est une souffrance indicible. Il a fallu toute l'énergie de notre patriotisme pour résister à de telles épreuves. Comment s'étonner que nombre de nos compatriotes, et des meilleurs, ne supportent qu'avec une peine extrême le fardeau, de jour en jour plus lourd, qui pèse sur nous. Au moment où nous croyions pouvoir enfin prendre le dessus définitivement, il arrive une complication imprévue, qui nous rejette au plus bas. Par trois fois déjà, les Russes ont été les artisans de cette dépression qui passait comme une vague d'accablement sur tout notre pays. C'étaient des arrêts, dans l'offensive, au moment même où elle paraissait devoir nous apporter le concours le plus efficace. Et un Protopopof, ou un Sturmer coupait l'élan de nos alliés, et une paralysie inexplicable s'emparait de l'armée russe, au moment même où nous espérions un effort simultané et concerté. La révolution, cette fois, a mis le comble à notre souci. Elle nous a donné l'explication très nette des arrêts de la marche en avant des Russes, depuis trois ans. La bureaucratie, le

gouvernement même de nos alliés, étaient en accord secret avec les Allemands, et travaillaient pour eux. La révolution en mettant jour ces tractations nous avait fait espérer que la conduite de la guerre en serait favorablement influencée. Il n'en a rien été.

Les Russes, perdus dans une sorte de rêve humanitaire, ont arrêté toute action et se sont occupés uniquement de leurs arrangements intérieurs. Il aurait fallu combattre avec la dernière énergie pour amener, cet été, la décision. C'est alors que les armes sont tombées des mains des Russes. Rude déception et coup cruel pour les Alliés : Anglais, Italiens et Français. La fin de la guerre, qui nous apparaissait probable pour l'automne, s'éloigne brusquement et ne nous semble plus possible avant un an. Les Américains vont, dans l'alliance, remplacer les Russes annihilés et défaillants. Et nous allons continuer à porter le plus lourd fardeau de la guerre, puisqu'aux enragés combats que nous livrons quotidiennement à nos ennemis, nous ajoutons l'horreur des destructions, des violences, des pillages accomplis sur notre sol contre nos villes, et envers nos compatriotes. Groupons-nous donc, résolus, tenaces et ardents pour la défense de tout ce

que nous possédons et de tout ce que nous aimons. Dans les conciliabules, dans les assemblées on a parlé des buts de guerre. Nous n'en avons qu'un, en résumé, c'est de défendre notre vie, contre les brigands qui veulent nous égorger. Commençons par les mettre en déroute. Nous verrons, après la victoire, ce que nous aurons à faire pour nous indemniser.

*
* *

L'ineptie de ces Russes est vraiment décourageante. L'autre matin à l'hôpital, le médecin major s'arrête au chevet d'un blessé russe et lui dit :

— Eh bien! te voilà guéri. Tu vas pouvoir t'en aller et laisser la place à un autre.

Le moujik regarde le major de travers et aigrement lui répond :

— Il y a eu la Révolution. *Je suis libre à présent. Je m'en irai, si je veux.*

Le major a examiné le Russe avec étonnement, a levé les épaules et a passé. Moi, j'aurais fait prendre ce gaillard-là, par la peau du dos, et je l'aurais mis à la porte de l'hôpital. Quelques bons coups de pied au derrière,

comme accompagnement, n'auraient, sans doute, pas été de trop pour lui rendre le sens des réalités. Ils sont cent soixante millions, actuellement, en Russie, qui déraisonnent ainsi.

*
* *

L'autre jour, X m'a dit : Voyez ces Anglais ! Sont-ils étonnants. Les voilà formés et adaptés à la guerre, comme s'ils n'avaient jamais fait que cela. Ce peuple est énergique, raisonnable, patient et tenace. Eh bien ! Les Américains sont des Anglais et demi !

*
* *

Quand on parle à certaines gens d'une prolongation possible, probable même, de la guerre pendant encore une année, on les voit pâlir comme s'ils allaient tomber en syncope. La guerre est devenue une véritable maladie pour les constitutions débiles. Il faut être vigoureusement trempé, ou n'avoir aucun souci de ce qui se passe, pour supporter l'angoisse

qui nous étreint, avec une force de résistance ardente et accrue. Heureusement, les deux tiers de nos concitoyens ne pensent que très superficiellement à la guerre et par suite ne subissent pas de dépression. Le dernier tiers est composé de Français conscients, informés et qui endurent cette terrible épreuve, sans qu'une seule de ses péripéties leur échappe. Une partie de ceux-ci est au nombre des gens qui verdissent. L'autre partie compose la phalange héroïque de ceux qui ont donné, et qui donneront tout, jusqu'à la fin, pour assurer la victoire. Honneur à ces braves gens, à ces bons Français, pour qui le seul but de guerre est le salut d'abord et ensuite le triomphe de la patrie.

*
* *

Ce qui se passait à la cour de Russie et qui a abouti à cette Révolution si rapide qu'on dirait un écroulement, commence à être connu. C'est fabuleux! Il paraît que depuis de longues années la haute société russe, et le monde de la Cour particulièrement, était adonnée aux pratiques de l'occultisme. Ces malheureux étaient à la merci de simulateurs très habiles qui les avaient

poussés à une croyance aveugle dans le spiritisme. Une sorte de mysticisme érotique brochait sur le tout, si bien que le secret de l'importance prodigieuse de Raspoutine et de Protopopof est là. Ils faisaient tourner les tables, endormaient les grandes dames, et se livraient à des pratiques sadiques qui auraient dû les mener tout droit à la potence. C'est par des crises de magnétisme que l'Impératrice était tombée littéralement sous la domination de Raspoutine. Elle lui écrivait des lettres d'hallucinée, en proie aux transes du baquet de Mesmer. Raspoutine fut le Cagliostro crasseux, malodorant, aux cheveux gras et aux ongles en deuil, de cette société en décadence, et livrée aux émotions mystico-sensuelles. A la faveur de l'étrange pouvoir qu'il possédait sur la Cour, Raspoutine put imposer Sturmer et Protopopof qui, l'un et l'autre, étaient des agents à la solde de l'Allemagne. Les millions de la Willemstrasse garantissaient le zèle de tous ces traîtres. Et il est établi, par des preuves, hélas ! irrécusables, que Soukhomlinow, Rennenkampf, Sturmer et Protopopof avaient vendu leur patrie à l'Allemagne. Quant à la Cour, elle favorisait les Allemands en haine de la démocratie. Quand le procès de Soukhomlinow appor-

tera toutes les preuves de la trahison, les Alliés se rendront compte des dangers qu'ils ont courus. Ils verront combien sont excusables les révolutionnaires russes d'avoir abattu l'autocratie, au risque d'abattre, du même coup, la nation. Mais ils ne comprendront pas que la Révolution, s'étant faite pour défendre la Russie contre les Allemands, les révolutionnaires n'aient plus qu'une pensée : traiter avec l'Allemagne, et ne plus se battre. Si les Russes ne se reprennent pas, ils sont perdus. La guerre se poursuivra sans eux et arrivera, en un temps plus long, mais malgré tout, à la même fin victorieuse. Mais eux, ayant commis, contre l'humanité et la civilisation, l'acte de trahison le plus déshonorant qui puisse être reproché à un peuple, ils seront honnis et méprisés. Si c'est là ce qu'ils se sont proposé, ils n'ont qu'à persévérer. Ils sont dans la voie qui mène à toutes les décadences et à toutes les humiliations.

*
* *

La note que le Président Wilson vient d'adresser au peuple russe est tout à fait conçue dans la forme qu'il fallait pour toucher

l'esprit idéaliste jusqu'à la déraison de nos alliés. Cette note est empreinte d'un mysticisme à la fois évangélique et précis qui devra émouvoir le tolstoïsme idiot du Soviet. Avec une adresse remarquable, le Président explique aux révolutionnaires de Petrograd que s'ils veulent faire le bonheur de l'humanité, il faut commencer par assurer la victoire de la Révolution. Or, cette victoire, on ne la remportera pas avec des discours. Il y faut de la baïonnette et du canon. Autrement dit : il faut vaincre ou se soumettre à l'autocratie. C'est une question de vie ou de mort, pour la démocratie du monde. Si, après ces fortes et généreuses paroles, nos alliés, éperdus de dévouement, ne se remettent pas à se battre pour le salut de l'humanité, nous serons obligés de les considérer comme de pauvres hères, nés pour l'esclavage et méritant de le subir à jamais.

Malheureusement, toutes les nouvelles qui nous arrivent de Russie sont déplorables. Une anarchie intense a rompu tous les ressorts de la machine gouvernementale. Tout le monde veut commander, personne ne veut obéir. Et dans le gâchis, l'admirable Kerensky perd son temps, sa voix et sa santé, à encourager à la vertu des hommes, qui ne songent qu'à mal faire. Dure

tâche! Périlleuse besogne, pour le Danton slave. Il faut qu'il montre une volonté intraitable pour empêcher tout l'État russe de se dissoudre. Les paroles que le Président Wilson a adressées à la Russie seront d'un puissant secours pour Kerensky. Voici la conclusion et pour ainsi dire le résumé de la note du Président Wilson :

*Les nations doivent comprendre qu'*il existe une vie commune qu'il leur importe de consolider à l'aide d'une association pratique contre les attaques d'une puissance autocratique quelconque.

C'est pour de telles choses que nous consentons à verser notre sang et à sacrifier nos trésors. Ce sont là des choses que nous avons toujours désirées. A moins de verser notre sang et de dépenser nos ressources pour arriver à cette fin, nous ne serons peut-être jamais à même de nous unir ou de faire montre d'une force quelconque pour la défense de la grande cause de la liberté et de l'humanité.

L'HEURE EST ARRIVÉE, IL FAUT OU VAINCRE OU SE SOUMETTRE.

Si les forces de l'autocratie réussissent à nous diviser, elles nous domineront.

Si nous demeurons solidement unis, la victoire est certaine ainsi que la liberté qu'elle nous apportera.

Nous pourrons ensuite nous permettre d'être généreux, *mais* ne soyons jamais faibles, *ni maintenant, ni plus tard*, *et* n'omettons aucune des garanties nécessaires à la justice et à la paix du monde.

Si les Russes sont capables de comprendre ce que vise l'intervention américaine, cette déclaration va leur ouvrir complètement les yeux et ils vont réagir contre les ferments corrupteurs dont les Allemands les ont empoisonnés. Car toute cette déliquescence révolutionnaire qui menace l'existence même de la nation russe, ne doutez pas que ce soit le résultat de l'intrigue allemande. C'est à prix d'or que Cronstadt a été poussée à la révolte. Que le gouvernement provisoire retourne les poches de tous les chefs de la rébellion, il les trouvera pleines de pfennigs et de marks.

*
* *

L'opinion française ne badine pas. La rue a déjà manifesté son sentiment, et c'est décisif. Les soldats russes qui se promènent, en permission, sur nos boulevards, ont été sifflés et hués. Mauvaise affaire ! Quand la rue prend parti, c'est réglé. Il paraît que nos alliés ont paru extrêmement étonnés de ce subit changement d'attitude de la population. Il faut croire qu'ils se rendent bien peu compte de la gravité de leurs torts à notre égard. De-

puis six mois qu'ils se livrent à tous les excès de la démagogie la plus violente et la plus stupide, au lieu de se battre comme de braves gens qui sont engagés dans une affaire avec de loyaux confédérés, ils ont annihilé tous nos efforts. La guerre, qui devrait être terminée, s'ils avaient marché droit, menace de durer encore un an, par suite de leurs désordres. Et nous ne sommes pas enchantés. Ils supportent avec une magnifique indifférence l'occupation par les Allemands de la Pologne, de la Volhynie, de la Roumanie et de la Courlande. Nous, nous ne sommes pas indifférents à la destruction et à la terrorisation de nos provinces du Nord et de l'Est. Nous calculons que si les Russes n'avaient pas, par trois fois, arrêté leur offensive, l'ennemi serait, à l'heure actuelle, rejeté en Belgique et peut-être plus loin. Tout cela ne constitue pas, pour les Russes, des titres à l'admiration générale et à notre gratitude particulière. Ils ont deux mois, devant eux, pour se relever, combattre et se réhabiliter. S'ils n'en trouvent pas l'énergie, ils apprendront ce qu'il en coûte à un peuple de s'abandonner quand il s'agit de lutter pour l'honneur et la liberté.

*
* *

La vente des objets donnés pour l'Œuvre des Éprouvés de la Guerre, qui se fait au Petit-Palais, par les soins de tous les commissaires-priseurs de Paris, prend les proportions des grandes ventes artistiques célèbres, comme les ventes Spitzer, Doucet. Les enchères partent comme des fusées, et s'épanouissent en billets de mille francs. C'est magnifique ! Les deux premières vacations ont produit près de sept cent mille francs. Le portrait de Paganini, dessin de Ingres, donné par Bonnat, a atteint quarante-six mille francs. Et les aquarelles, gouaches, dessins, peintures, dont un Renoir, pour douze mille francs, un Césanne, pour dix mille, ont atteint des prix très élevés. Nombre de petits meubles Louis XVI ont été recherchés par les amateurs. Car, il est à remarquer que, d'un commun accord, les donateurs n'avaient envoyé que des objets de valeur. Reste, après la vente, et elle est loin d'être terminée, à tirer la tombola du fameux saphir de cent mille francs. Je l'ai vu, ce saphir. C'est un cabochon monté très simplement sur un cercle d'or. Il y a déjà une très grande quantité de

billets à deux cents francs, enlevés par ceux qui veulent courir la chance de faire une bonne affaire, en même temps qu'une bonne action.

*
* *

Le genéral Pershing vient d'arriver à Paris avec son état-major. Ce fut une belle fête, dans les rues que suivirent les automobiles amenant les Américains de la gare du Nord au centre de Paris. Sur tout le parcours, ce n'était que cris de bon accueil, applaudissements frénétiques et fleurs jetées. Les Américains répondaient par des sifflements stridents. Il paraît que c'est, dans leur pays, la façon de manifester son enthousiasme. Cela nous surprend un peu, au premier abord. Nous ne sifflons généralement pas pour exprimer notre satisfaction. Et quand nous sifflons copieusement un personnage public, il sait à n'en pas douter qu'il nous a amenés à la dernière limite du dégoût ou de la colère. Il faudra nous faire aux sifflements des Américains. Ils viennent du pays des boas et tiennent à ce qu'on ne l'ignore pas. Ce sont de magnifiques gaillards, bien découplés, l'air hardi, vêtus de kaki, un peu plus pâle que celui des Anglais. Le

général Pershing est descendu à l'hôtel Crillon. Tous ses officiers sont répartis au Continental, au Meurice, etc... Ils n'y feront sans doute pas un long séjour. J'ai idée que leurs premiers contingents vont arriver beaucoup plus promptement qu'on ne pense. Avant deux mois la poudre américaine aura parlé. Ce sera pour la fin d'août, juste trois ans après que l'atroce Guillaume nous aura déclaré insolemment la guerre, si sûr de son affaire, qu'il comptait déjeuner à l'*Astoria* quinze jours après. Il ne s'en est pas fallu de lourd, comme on dit chez nous. Mais ce tout petit peu, qui a fait manquer la combinaison, ce fut la bataille de la Marne. La bataille de la Marne prendra sa place dans l'histoire, à côté des grandes défaites qui décidèrent du sort d'un empire : Cannes, Zama, Salamine, Poitiers, les champs Catalauniques, Tolbiac, Azincourt, Denain, Waterloo, Sedan. C'est une bataille, d'abord méconnue, qui s'est glissée petit à petit dans l'admiration des hommes, s'est étalée lentement, en développant ses résultats et finira par absorber toute cette campagne, en partageant avec la bataille qui amènera prochainement la décision, la gloire immense d'avoir réglé la destinée des peuples de toute l'Europe. Et l'Amérique, avec

ses magnifiques soldats, ses nombreux vaisseaux, ses ressources immenses, se prépare à combattre pour atteindre ce but magnifique. Et elle siffle de toutes ses forces, en signe d'allégresse.

*
* *

Le déplorable Constantin a été pris délicatement par M. Jonnart, et déposé sur le yacht royal *Sphacteria,* avec toute sa famille. Et en route pour Tarente. Ce nid d'Allemands a cessé d'empoisonner la Grèce de toutes ses teutonneries. Il est probable que Sophie va conduire son Tino à Berlin. Souhaitons que le Kaiser, qui l'a fait maréchal, lui donne une armée à commander, comme à tous les autres Ruprecht. Rien ne saurait nous être plus avantageux que d'avoir à combattre ce brillant stratège qui sut si bien se réclamer de l'Académie de Berlin, et du 2e fusilliers de la garde, où il apprit le métier des armes. Venez çà, Constantin, et donnez-nous la satisfaction de vous battre votre habit de feld-maréchal sur le dos. Vous apprendrez ainsi la différence qui existe entre la façon française et la manière teutonne.

*
* *

Le grand discours prononcé par le président Wilson, et dans lequel il confirme avec plus de force et d'élévation que dans sa première déclaration, la résolution ferme de l'Amérique d'aller jusqu'au bout dans la guerre qu'elle entreprend, a produit en France un très heureux effet. Il y a des heures de mélancolie dans la vie des peuples, comme dans celle des hommes. Nous traversions une des ces heures mauvaises. L'arrivée des Américains, le discours de Wilson, la séance de la Chambre, où la résolution inébranlable de vaincre a été affirmée par le Gouvernement, en des paroles énergiques, nous ont rafraîchis et remis d'aplomb. Ce n'est pas le courage qui manque ici. Peut-être est-ce un peu la patience. Mais il faut considérer que, depuis trois ans, la vie nationale est suspendue et que, jamais depuis que la France existe, pareille épreuve et de si longue durée ne lui a été imposée. Il y a eu la guerre de trente ans et celle de sept ans. Mais elles étaient menées par des armées de métier, elles cessaient à la mauvaise saison. Les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver. Et, au printemps, rééquipés,

remis, reposés, les soldats recommençaient la guerre.

Dans les circonstances actuelles, aucune de ces atténuations, aucun de ces repos. Il faut, sans un répit, sans une détente, sans un apaisement, garder son pesant harnais de guerre, tenir son dangereux poste et ne connaître rien que la bataille. C'est exiger d'un peuple une tension nerveuse et une tension morale au-dessus de l'énergie humaine. Il y faut plus que du grand courage, il y faut de la vertu héroïque. Et c'est ce sublime effort que donnent, depuis trois ans, les hommes de France. On aurait, à moins, des instants de fléchissement. Ils continueront, cependant, sans broncher, jusqu'à la fin qui se prépare et qui viendra peut-être plus vite qu'on ne croit. Le renfort américain fera ce que n'a pas fait l'alliance russe. L'*Uncle Sam*, en avant et gare aux coups !

*
* *

Constantin et sa Sophie viennent de connaître les amertumes de l'impopularité. Arrivés à Lugano et croyant pouvoir respirer à l'aise sur le territoire suisse, se sentant presque en Alle-

magne, ils s'étaient arrêtés pour jouir un peu de la belle nature, des fraîches eaux et de l'air des montagnes. Reconnus par la population, ils ont été copieusement sifflés. Constantin lui-même a été houspillé. Un peu plus il était passé à tabac, comme s'il avait eu affaire à ses chers épistrates d'Athènes. Le couple royal a ramassé ses clics et ses clacs et s'est dirigé vers les Allemagnes chéries. Là, ce piteux roi et sa digne compagne se trouveront en famille et ils n'auront rien à craindre, à moins que, par une belle nuit, le silencieux avion anglais ou français ne laisse tomber du ciel quelques centaines de kilos d'explosifs variés sur le palais qu'habitera le couple déchu. Les sommeils d'Allemagne peuvent ne pas valoir les sommeils d'Athènes. Et les puissances alliées ne sont pas partout aussi patientes qu'elles l'ont été dans la patrie de Thémistocle.

*
* *

Jamais outrage plus sanglant ne fut jeté à la face d'un peuple que le remercîment adressé par les Allemands aux Russes et envoyé sous forme de petits papiers jetés dans les tranchées

du haut des aéroplanes. Ces papiers disent :

« Nous vous remercions de la longue accalmie » et de votre fraternisation qui nous ont permis » de transporter des troupes sur le front Ouest » et de faire face à l'offensive anglo-française. » Maintenant, nous en avons assez... »

Si l'apathie russe n'est pas fouettée par cet ironique et pesant aveu de la duplicité allemande, il n'y a plus rien à attendre de nos anciens alliés. Un peuple conscient de lui-même devrait bondir sur ses armes, exaspéré par cette impudente révélation et courir sus au traître qui vient de la lui faire. Mais le Russe est un véritable enfant, aux mains de ceux qui le dupent. Il ne comprend pas très bien ce qui lui arrive. Et tiraillé en sens contraire par ceux qui ont intérêt à s'emparer de lui, pour asseoir leur autorité ou leur puissance, il écoute avec admiration le noble Kerensky, l'intègre Tcheretchenko, puis l'infâme Lénine et l'ignoble Grimm et ne fait pas de différence entre les héros et les bandits. Si c'est Kerensky qui l'emporte, ce sera magnifique. Si c'est Lénine, ce sera lamentable. Et pendant ce temps-là, nous, avec toute l'armée allemande sur le dos, aidés par les admirables Anglais, nous tenons sur notre front, avec la gravité sombre des gens qui sentent venir les

événements redoutables et qui sont bien décidés à les dominer.

Nous sommes entrés dans la bataille, pour tenir notre parole donnée aux Russes de les défendre s'ils étaient attaqués. Ils ont, eux, assez de se battre et nous laissent aux prises avec leurs ennemis et les nôtres. Cette défection, qui nous découvre le flanc et nous livre aux coups de notre commun adversaire, va nous coûter bien du sang et bien des larmes. Mais notre honneur sera intact et nous sortirons grandis d'une lutte entreprise pour la défense de l'humanité. Quant aux Russes, l'histoire se chargera de les juger. Et elle sera sévère.

*
* *

Pour avoir causé avec les mauvais garçons de tous les Soviets, M. Albert Thomas sait à quoi s'en tenir sur le fort et le faible de la situation. Car si l'on s'en rapportait à Broussilof et à Kerensky, l'armée russe serait déjà remise de sa défaillance et prête à recommencer la bataille. Mais ce sont là des gestes pour les films cinématographiques qui serviront à illustrer l'histoire de la Révolution russe. Ce

n'est pas la vérité simple et nue, et qui est beaucoup moins belle et satisfaisante. Le secret des Soviets, que possède M. Albert Thomas, contient le mot décisif pour l'avenir de la Russie.

Et c'est le même que celui de la Grèce. La Grèce et la Russie, en ce moment, courent la même aventure. Seulement, la situation de l'une est bien meilleure que celle de l'autre. Le trouble subi par la Grèce était factice, mais les vertus de la race : la prudence, la mesure, l'ordre, faisaient leur travail au fond des consciences, et il a suffi que Constantin fût déposé pour que l'équilibre se retrouvât et que la Grèce redevînt elle-même. Venizelos fera le reste. Tandis que la masse russe, inculte, sans passé historique, sans gloire artistique, obscure, amorphe, inconnue du monde, a tout à créer, et ne peut se reprendre à rien qui lui donne une direction. Elle est la proie de l'anarchie.

Pierre le Grand lui avait donné une armature administrative, en empruntant à l'étranger, surtout à l'Allemagne, des cadres pour sa bureaucratie. Catherine II avait commencé l'expansion nationale et la formation politique de la Russie. Alexandre Ier lui donna sa puissance militaire. Pendant les trois siècles qui se sont écoulés, depuis que les Romanoff dirigeaient l'Em-

pire, la Russie a dû tout à ses Tzars. Il est incontestable que ce qui, au début, avait été une force, était, à la fin, devenu une faiblesse. La bureaucratie, qui avait tenu les lisières du jeune Empire et l'avait dirigé dans les voies de la civilisation, du reste, bien incomplète dont il jouissait, s'était démoralisée et pourrie. La prévarication, la concussion, le pillage général des finances de l'État, à tous les degrés de la hiérarchie, en commençant par les ministres pour finir aux portiers du palais, étaient devenus la règle. On volait dans tout l'Empire, et jusqu'aux canons de la défense nationale, dont les caissons étaient vides d'obus, parce que l'argent, qui devait les payer, était resté dans tous les tiroirs et dans toutes les poches.

La Révolution russe fut donc un bienfait pour la nation. Mais combien inopportun! On peut dire que la cessation de la guerre, conséquence de la Révolution, aura coûté une année de misère, de massacres et de destruction de plus à l'Europe. Et quand cette Révolution sera-t-elle tassée, assagie, organisée? C'est le secret de l'avenir. Sans compter que si l'anarchie n'est pas enrayée vigoureusement par ce qui reste de pouvoirs constitués, la Russie risque un coup de réaction, auprès

duquel les opérations de police d'un Bonaparte, ne seraient qu'une aimable berquinade.

Il faut souhaiter que la nation, obéissante, comme il sied aux ignorants, se soumette aux directions des hommes qui ont assumé la tâche bien lourde de mettre de l'ordre dans le chaos révolutionnaire. A ce prix elle pourra promptement reprendre son rang, dans le concert européen. Si elle se donne une constitution, si elle fonde une démocratie généreuse et équitable, elle pourra alors librement procéder à l'éducation de son peuple. Et on aura assisté à ce double spectacle, bien extraordinaire, d'une nation régénérée par son passé : la Grèce, et d'une nation sauvée par le crédit que l'on fera à son avenir : la Russie.

* * *

Ce que j'ai tant de fois annoncé, sans que la censure me permît de l'imprimer, a fini par arriver : Constantin ayant été mis à la porte de son palais, Venizelos est rentré en triomphateur à Athènes. La Grèce reprend sa marche vers l'avenir. Mais le symptôme important à noter et qui n'a pas échappé, soyez-en sûrs, à Ferdinand de Bulgarie, c'est que les Empires centraux

ont été impuissants à défendre Constantin et à soutenir son trône. Le Kaiser écrivait à Tino : « Surtout garde ton trône! » Tino est en exil avec la reine Sophie. Tous les Dousmanis et autres Streitt ou Metaxas sont au diable, et Venizelos, premier ministre, commande à la Grèce. C'est un événement énorme au point de vue moral, et qui donne l'étiage des forces ennemies. Cet étiage n'est pas très haut. La coïncidence de la réorganisation de l'armée grecque, avec la reprise de l'offensive russe et l'arrivée des contingents américains sur le front franco-anglais, marque une date. Il y a six semaines, nous ne pouvions pas espérer de pareils événements. D'ici à la fin de l'automne, il peut y avoir quelque chose de changé dans la situation des belligérants.

*
* *

Ce n'est pas le moment de lâcher prise quand les affaires s'améliorent. Il faut hardiment mettre la main au collet des défaitistes qui démoralisent par la parole la population française, si ferme, si courageuse et si patiente. N'oublions pas que nous sommes arrivés au

quart d'heure japonais, et que celui qui aura le plus de ténacité aura la victoire. Les décourageurs qui écrivent ou qui parlent pour abaisser la force de résistance de la population civile sont des traîtres qui relèvent du conseil de guerre. Il faut être sans pitié pour eux. Les apaches valent mieux.

*
* *

Le communiqué russe annonçant la première victoire de Broussilof et la prise de Koniuchy, avec neuf mille prisonniers, révèle que deux sous-officiers, Kiachkene et Koloavinoff, avaient averti les Autrichiens du dispositif de l'attaque et du jour où elle aurait lieu. Voilà le résultat des fraternisations de tranchée à tranchée. J'imagine que ces deux gaillards-là ont été passés par les armes et qu'on les a fouillés pour savoir combien ils avaient de marks et de couronnes dans leurs poches et sur la conscience.

*
* *

La préoccupation de l'alimentation, surexcitée par les agitations ministérielles et administra-

tives a poussé beaucoup de gens à des exagérations vraiment comiques. Tel hobereau de province a planté des choux, des carottes et des salsifis, dans les corbeilles de son parc, à la place de fleurs. La fille de quelqu'un, que je sais, a transformé la propriété de son père, en une cour de ferme. Elle se livre à l'élevage intensif des lapins et des volailles, sur les pelouses autrefois soignées et tondues, aujourd'hui négligées et piétinées. Enfin, dans les massifs, ce ne sont que poules, canards et oies. Les derniers venus, neuf canards, se sont particulièrement acharnés contre les fleurs des corbeilles. Ils ont dévoré pour plus de douze cents francs de géraniums et de bégonias. Le garde, qui préside à ces agapes, a dit, en manière de consolation « : Heureusement que ce n'étaient pas les bégonias bulbeux, car il y en aurait eu pour quatre mille francs ! » Voilà comment les gens du monde comprennent l'alimentation. C'est tout à fait dans la manière de Marie-Antoinette à Trianon. Mais ce n'est pas par ces moyens-là qu'on nourrira la France.

* * *

J'ai rencontré hier un de nos plus brillants profiteurs de la guerre ; il paraissait soucieux.

« Eh bien! Ça marche, lui ai-je dit, nos affaires s'arrangent. Voilà les Russes sur pied et les Américains arrivent. — Oui! oui! certainement! a répondu mon homme d'un air contraint. — C'est bien heureux pour tout le monde, mais pour nous en particulier, ai-je repris, étonné de sa maussaderie. — Sans doute! sans doute! a grogné le brasseur d'affaires. — Eh! n'êtes-vous pas ravi de cette espérance? — Ravi! Ravi! Ces bougres-là sont capables de nous terminer la guerre, en six mois! » Et avec une grimace affreuse, il m'a planté-là. On ne dira pas que c'est un pacifiste!

*
* *

Le ministre des Finances étudie, en ce moment, les différentes sauces auxquelles seront mangés les contribuables, car il va falloir une fameuse somme d'argent pour alimenter le budget. On sait d'avance qu'il faudra payer et beaucoup. Mais on voudrait savoir que les impôts, pour lourds qu'ils seront, n'offriront rien d'inacceptable et d'inique. Or le projet de M. Thierry contient un impôt de 0,30 rétroactif et perpétuel sur l'héritage, qui est l'atteinte la plus grave qui puisse être portée à nos lois, à

nos habitudes et à notre sécurité. En effet, aller chercher, pour le taxer, un héritage dont a bénéficié le grand-père et en faire payer à nouveau, et annuellement, sous forme d'impôt, la taxe au petit-fils, c'est ce qu'on a encore trouvé de mieux comme instrument de torture fiscale

Votre père a hérité de trois cent mille francs. Il les a dissipés dans des entreprises hasardeuses. Peu importe! Il les a hérités, et vous, qui n'avez rien touché de cette succession, vous êtes comme héritier de votre père soumis au paiement de l'impôt de 0,30 p. cent. Voilà la combinaison apportée par M. Joseph Thierry pour faire entrer de l'argent, dans les coffres de l'État. La rétroactivité, introduite dans la perception de l'impôt, serait une mesure déplorable. Elle irait à l'encontre de notre droit public, et enlèverait toute sécurité aux contrats et aux conventions. Au moment où la France va avoir à faire un effort financier colossal, pour consolider l'édifice social ébranlé si gravement, il paraîtra bien imprudent de menacer la propriété et de frapper les capitalistes par des mesures faites pour les inquiéter. Il y avait un moyen très simple de se procurer l'argent nécessaire aux dépenses nationales, c'était, comme l'avait proposé M. Ribot, de doubler les impositions

actuelles. C'eût été lourd, mais c'était clair et simple. Or les taxes qu'on nous annonce sont compliquées et vexatoires. Et rien n'est plus mauvais.

*
* *

Je causais hier, sous les ombrages admirables de Combault, avec mon ami et voisin X. L. de l'avenir intellectuel de la France. C'est un grave sujet. Il peut y avoir, entre les générations anciennes et celles qui sont en formation, un fossé énorme, creusé par la guerre et plein de morts qui auraient peut-être eu du génie. Même s'ils n'avaient dû avoir que du talent, ils sont tombés néanmoins et voilà dans la succession des travaux, qui constituent l'apport doctrinal d'un pays, un vide que rien ne pourra combler. Les élèves de toutes nos grandes Écoles : Normale, des Beaux-Arts, de Médecine, Polytechnique, Centrale et tant d'autres, ont été fauchés par le canon. Qu'en restera-t-il ? Et combien faudra-t-il de temps pour les remplacer. Tous les champs de la France, dans l'ordre matériel et dans l'ordre intellectuel, ont été ravagés. Je disais à mon ami, qui consacre son temps à des œuvres de solidarité et de bienfai-

sance : « Il faut vous remettre au travail. Votre *Revue* doit reparaître. — Oui, sans doute. Mais avec qui ? Tant de nos jeunes philosophes sont morts. Et l'orientation de nos études va être si complètement changée. » C'est cette réflexion qui m'a le plus frappé. L'influence de l'école allemande, sur nos esprits français, était considérable et même inquiétante, avant la guerre. On sait que c'est à peine si M. Boutroux et M. Bergson avaient obtenu de ramener sur les méthodes philosophiques françaises, l'attention des esprits cultivés de notrepays. Brusquement, tout ce qui s'était nourri de l'idée allemande a paru, à nos yeux, comme intoxiqué et pourri. Le grand ouvrage de mon ami, sur Fitche, que je l'avais supplié de publier, au début de la guerre, devenait, à présent, d'une actualité tellement agressive que c'était un travail qui semblait perdu. Tout ce que les tendances de Fichte contenaient de révélateur, sur les événements présents, et qui aurait été d'un intérêt réel, il y a trois ans, paraissait aujourd'hui, parce que les idées étaient d'un Allemand, difficile à publier. On voit, par ce simple rapprochement, quel bouleversement, rien que dans les programmes scolaires, une pareille guerre peut apporter. Au point de vue politique, il est

impossible que des transformations considérables dans la formation des partis ne soient pas également la conséquence de la guerre. La Chambre n'en donne pas l'impression, parce qu'elle est issue de l'ancien régime et que les changements dans l'opinion des électeurs ne se sont pas encore manifestés. Mais il serait bien surprenant qu'après une secousse pareille, en présence des conséquences financières de la formidable aventure, les buts électoraux ne soient pas modifiés.

Nous nous disions ces choses X. L. et moi, pendant que le canon des batailles de Champagne tonnait dans le lointain. Voilà trois ans, que nous l'entendons, toujours à la même place, et ce serait de quoi ramener à l'humilité, les plus fougueux de nos parlementaires. Il est vraiment dommage que ce canon, dont les coups sourds nous martèlent le cerveau, depuis trois ans, ne soient pas entendus du Palais-Bourbon. Cette basse tragique aux fioritures des ténors de la Chambre, rendrait plus sages les excités qui font de la stratégie dans les séances secrètes. Nous n'en faisions pas, nous, en examinant dans le potager la pousse des légumes qui serviront à l'alimentation de cet hiver. Mais nous nous réjouissions du réveil des

Russes, de l'arrivée des Américains, et de tout ce qui, comme toujours en France, vient, aux pires heures, apporter une soudaine raison de se réjouir et d'espérer.

*
* *

Nous avons ici des prisonniers allemands loués par l'État aux cultivateurs. Ils coûtent assez cher. Le fermier paye un franc cinquante par homme, à l'État. Il donne quinze centimes à chaque prisonnier et il le nourrit de la nourriture d'un travailleur, ce qui, si médiocre soit-elle, en ce moment, entraîne une dépense de deux francs cinquante par jour. C'est donc environ quatre francs que la main-d'œuvre prisonnière, coûte aux cultivateurs. Ce n'est pas donné, car ces gaillards-là ne se foulent pas. Il faut les voir, dans les champs, travailler avec une molle lenteur. Quand on leur parle d'aller en Suisse, c'est leur droit, au bout de deux ans de captivité, comme ils rient! Mais si on indique que peut-être ils pourraient s'évader pour rentrer en Allemagne, ils protestent avec énergie. Et il est aisé de comprendre qu'ils ont assez de la guerre, et qu'ils se trouvent mieux en France

que dans leur pays. Je crois qu'il ne faudrait pas proposer à nos compatriotes internés en Suisse de passer en France. Ils ne refuseraient certes pas. Mais ils sont tenus par leur parole. Et ils ne rentreront qu'après la guerre.

*
* *

Le quatorze juillet a été une fête admirable qui a fait circuler dans tout Paris un chaud frisson de gloire et un large mouvement d'espérance. Tous ces drapeaux déchiquetés par la mitraille, cravatés de croix comme les héros qu'ils conduisent au combat et à la victoire, ont été salués par la foule avec un enthousiasme frémissant. Il n'était plus question de pessimisme ni de dépression, à cette heure sublime, où le peuple placé en face de son armée, qui lui présentait ses étendards, ne trouvait que des acclamations pour les saluer et des larmes pour les bénir. Belle journée de saine émotion, présage de soirs heureux où, dans les vallons et les plaines, nos troupes victorieuses poursuivront vers la frontière, les Allemands décimés et vaincus.

*
* *

Voilà Bethmann à bas! L'homme au chiffon de papier a cessé de mentir. Enfin il va pouvoir respirer, libre d'infamies! De tous les misérables, qui se sont déshonorés du côté des Impériaux, par l'impudence, la brutalité, l'hypocrisie, Bethmann est un des plus dignes de mépris. Ce plat coquin, ce valet de bourreau, ce laquais du crime, qui a été la bouche empoisonnée, par laquelle Guillaume a lancé toutes ses calomnies contre les Alliés, Bethmann-Holwegg enfin, a été chassé, et le voilà par terre.

Il est remplacé par un homme à tout faire, nommé Michaëlis, fonctionnaire prussien qui s'occupait de l'approvisionnement, et qui sera l'homme de paille d'Hindenburg. Car c'est, à présent, le maréchal en bois qui gouverne et commande même au Kaiser, dans les Allemagnes. Quelle chute profonde lui ménage l'avenir! Guillaume, qui le hait, doit trouver, dans l'espoir de l'effondrement inévitable de l'ogre militaire, la seule consolation qu'il puisse recevoir de l'amère rancœur d'avoir dû l'élever si haut. Mais patience! Voilà Bethmann chassé, comme un domestique qui a volé. Hin-

denburg suivra, et enfin le compte du Hohenzollern lui-même sera réglé. Car le président Wilson a déclaré qu'on ne traiterait pas avec le Kaiser. Et c'est aussi l'opinion de Lloyd George. Au jeu des trônes et des couronnes, Guillaume a mis son empire en banque. Et, revanche de tous les torpillages abominables, la banque va sauter.

*
* *

Pendant ce temps-là, sur Dolina, Kornilof marche à grands pas. Si nous ne laissons pas, en restant inactifs, écraser les Russes, par une accumulation de renforts et ces envois d'artillerie que Hindenburg excelle à diriger par ses chemins de fer sur les points menacés, la défaite des Austro-Allemands va s'accentuer. Mais l'inactivité soudaine de notre front et des fronts italiens et macédoniens, est un fâcheux symptôme. L'armée allemande attaque sur tous les points, avec cette rage, que nous connaissons bien et qui correspond toujours à une phase critique de la guerre. Ces poussées furieuses ont généralement pour objet de masquer un déplacement de forces. L'offensive soudaine des Allemands à Nieuport, à Saint-Quentin, à Craonne et à Verdun, est destinée

à retenir notre attention sur nos lignes, pendant qu'un coup décisif se prépare contre Broussilof.

Les Allemands ne connaissent que cette tactique. Il est vrai que nous nous y laissons prendre, à chaque coup. Pas d'ensemble dans les plans, pas de coordination des mouvements, pas de décision unique. Le cahin-caha de gens qui ne s'inquiètent pas du voisin et qui font leur petite affaire dans leur coin! Heureusement les Américains vont mettre, il faut du moins l'espérer, un peu d'ordre dans ce chaos.

*
* *

La paix! La paix! Des quatre coins de l'Empire, ce cri se fait entendre. Mais les crieurs ne sont pas d'accord sur la signification de leurs cris. Les uns veulent la paix sans indemnités et sans annexions. Ils se contenteraient d'avoir mis la Belgique et une partie de la France à feu et sang, d'avoir volé des milliards, déshonoré l'humanité, et fait reculer de quatre siècles la civilisation. Ils rentreraient, après ces hauts faits, le cœur content chez eux, un peu contus, un peu saignants, fort rossés, mais, en somme,

intacts. Et tout serait fini, jusqu'à la prochaine occasion. C'est ce qu'on appelle la paix blanche, le coup nul.

Les autres réclament des indemnités, des annexions, la carte de guerre, l'humiliation du monde aux pieds du Pangermanisme et *Deutschland über alles*. Ce sont les hoberaux, les conservateurs, les têtes de bois qui ne renoncent pas au beau rêve de victoire, et qui sont convaincus encore d'avoir été vainqueurs sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, et sûrs de prendre Paris, l'année prochaine.

La paix! La paix! Voilà les deux genres de Paix que l'Allemagne va nous proposer. Le Kaiser prépare même, dit-on, un grand film théâtral et historique, dans lequel il offrirait, à l'Univers stupéfait, le désarmement, l'arbitrage obligatoire, la Société des nations, le paradis terrestre! Va-t-en voir s'ils viennent, Jean! Compte là-dessus, et bois de l'eau!

Alliés, gardez vos armes chargées et prêtes. Il n'y a que traîtrise en Allemagne. Ces gens sont des menteurs fieffés! Il n'est, pour leur répondre, que les coups, et assénés rudement. Nous les tenons. Ne les lâchons pas, avant d'en avoir fini avec eux. Il s'agit d'avoir du courage

et de la poigne, encore pendant un quart d'heure.

Le quart d'heure japonais! Et ce sera la fin de toutes les misères.

FIN DU 16[e] FASCICULE

Saint-Denis
Imp. V[e] Bouillant et J. Dardaillon.

IMP. JULIEN FRAZIER, 43, R. LAFAYETTE, PARIS.